

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)

La Justice, c'est 6000 ans d'erreurs judiciaires.

Robert Brasillach



Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.— / € 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9 BIC POFICHBEXXX.

France : 40 € Banque Coop,
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0
BIC/Swift COOPCHBBXXX

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB,
Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9 BIC POFICHBEXXX.

- Pages 3-5 : Etude : Robert Brasillach par François Ouellet
- Pages 6-10 : Echos de presse : Valls, Mitterrand, Pétain et Brasillach, *Riposte Laïques*; la jaquette flottante et le faisceau des licteurs, *Nouvelles de France*
- Pages 11-12 : Polémique : Jacques Vergès, l'ami des grands de ce monde, *Eric Delcroix* ; Lecture : Ph. Vilgier
- Pages 13-20 : Etude : Weimar 1941-1942 : La Société Européenne des Ecrivains
- Pages 21-26 : Brasillach : La solitude de l'écrivain au fond du colloque
- Page 26 : En bref : A quoi bon des poètes en France ?
- Pages 27-29 Compte rendu : Justice et répression, *Intelligence avec l'ennemi*
- Page 30 : Lecture : Lettres enfin ouvertes au directeur du Monde, *Gilbert Comte* ; Fait divers.
- Page 31 : Brasillach sur le net : Péguy par Brasillach
- Pages 32-34 : Document : Saint-Loup : Brasillach et les guerriers
- Pages 35-39 : Lecture : *Le Robert Brasillach* d'Anne Brassié, *Présent littéraire*.
- Page 40 : La photo du 6 février, *Altair*.

Cahiers des Amis de Robert Brasillach

N° 51-52

Années 2013-2014

SOMMAIRE

	Pages
Philippe Junod	Éditorial 2 et 3
Dominique Gallargues	Avant-propos 5
ARTICLES SUR MAURICE BARDÈCHE 7 à 117	
Daniel Cologne	Trente ans après, un mousquetaire de la droiture 7 à 9
Alain de Benoist	Nous l'appelions « Babar » 10 à 17
Jean Mabire	Maurice Bardèche, l'agréé fasciste 18 à 23
Georges Peltin-Tracol	Pour une « Europe nationale, énergétique, majeure » 24 à 36
Philippe d'Hugues	Maurice et Robert 37 à 43
Jean-Paul Lippi	Bardèche, Nuremberg et le Droit 44 à 55
Philippe Randa	Maurice Bardèche : le père spirituel de nombreux rebelles 56 et 57
Jean-Claude Valla	Maurice Bardèche, la Résistance et l'épuration 58 à 64
Pierre Bourdin	Bardèche, Prophète pour notre temps 65 à 68
Michel d'Uzance	Maurice Bardèche et les femmes 69 à 81
Marc Laudelout	Le souvenir de Maurice Bardèche 82 à 84
Ginette Guitard-Auvrière	Lettre à Suzanne Bardèche 85 et 86
Arnaud Guyot-Jeannin	Bardèche, le fascisme et le monde moderne ! 87 à 93
Patrick Canet	Un flambeau dans la nuit 94 à 101
Henri de Fersan	Bardèche, le premier des Justes 102 à 104
Annie Brassié	Preface de la réédition de la « Lettre à François Mauriac » 105 à 109
Guy de Georges de Leleu	« Les vertes corvettes » de Maurice Bardèche 110 à 114
Jean Journou	Hommage à Maurice Bardèche 115
Louis Vedrines	Souvenirs des temps anciens 116 et 117
DOSSIER DE PRESSE	119 à 211
EXTRAITS DE L'ŒUVRE DE MAURICE BARDÈCHE	213 à 250
BIBLIOGRAPHIE	253 à 273

Cher ARB,

Au moment où vous recevrez ce numéro du Bulletin, nos *Cahiers*, Maurice Bardèche l'Insoumis (1998 – 2013) n°151/152, seront enfin sous presse et nous espérons que le relieur pourra à son tour tenir les délais pour nous livrer avant l'assemblée générale prévue le 29 novembre. Près de 15 ans pour achever ce travail; une longue période, interrompue une première fois pour formater l'incontournable « Brasillach en toutes lettres » de Cécile Dugas (Cahiers 46/47 et 48/49, près de 900 pages !), puis un recueil de pastiches inédits, *Comment écrit...* (Cahiers 50) découvert par notre ami Alexis Chevalier. En tout, trois livraisons chronophages qui ne nous ont pas permis de mener de concert le chantier Bardèche, qui a nécessité des centaines d'heures de travail pour saisir, corriger, mettre en pages les textes constituant ce fort volume. Nous passerons sur les articles égarés, incomplets ou mal référencés et dont il a fallu rechercher les sources. Puis des ajouts, des discussions pour savoir s'il fallait retenir ou pas tel document. Et malgré 3 ou 4 relectures de la maquette, Cécile Dugas a déniché une bonne centaine de coquilles oubliées ici ou là. Nous espérons que le résultat répondra à votre attente.

À vous retrouver nombreux le mois prochain !

En toute fidélité.

Philippe JUNOD

Journaliste et écrivain de droite durant les années 1930 et 1940 en France, Robert Brasillach a laissé une œuvre entièrement obscurcie par ses prises de position politiques, qui en ont fait un nom tabou de l'histoire littéraire.

Frappé d'ostracisme au lendemain de la Libération, Robert Brasillach figure, aux côtés notamment de Louis-Ferdinand Céline, Pierre Drieu La Rochelle, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Henry de Montherlant, sur la « liste noire » de 1944, liste dressée par le Comité national des écrivains de la Résistance. Tandis que Céline s'exile au Danemark et que Drieu se suicide, Brasillach choisit sciemment de se livrer, ce qui à ses yeux signifie assumer ses positions idéologiques jusqu'au bout, quitte à le payer de sa vie. Une pétition militant pour sa libération, signée par une cinquantaine d'écrivains (au nombre desquels Paul Valéry, Albert Camus, Marcel Aymé, Paul Claudel, Jean Anouilh, Jean Cocteau), l'intervention désespérée de François Mauriac, qui ira jusqu'à obtenir un entretien privé avec de Gaulle, ne changeront rien. Brasillach a 35 ans lorsqu'il est fusillé en février 1945.

Un parcours romanesque

« Robert Brasillach est l'un des esprits les plus brillants de sa génération » ; ainsi commençait le plaidoyer de Mauriac en faveur de Brasillach, lu à l'audience du procès. L'intervention de Mauriac est d'autant plus remarquable que Brasillach ne l'avait jamais ménagé dans ses articles. Il n'avait du reste jamais ménagé personne ; particulièrement agressif à l'endroit des communistes, il alla jusqu'à se mettre à dos, durant l'Occupation, ses anciens collègues de *Je suis partout*, revue de droite dont Brasillach assumera la direction de juillet 1937 à août 1943. Quelle valeur pouvait bien avoir l'œuvre d'un écrivain à peu près entièrement sombré dans l'oubli depuis une trentaine d'années ? D'abord, l'œuvre est imposante : près d'une vingtaine de publications entre 1932 et 1944. Éditées entre 1963 et 1966 par le Club de l'Honnête Homme à Paris, les œuvres complètes de Brasillach (incluant publications posthumes et inédits, mais excluant curieusement certains textes déjà publiés) composent douze volumes d'environ 600 pages chacun. Au premier rang, quelques solides romans, des mémoires et une Histoire du cinéma (écrite en collaboration

avec Maurice Bardèche, son beau-frère), longtemps considérée comme une référence.

S'il faut identifier les thèmes à partir desquels la fiction prend forme chez Brasillach, ce serait certainement le temps et le rêve. Toute l'œuvre exprime la hantise du temps qui s'écoule et la difficulté de passer de l'enfance au monde adulte, de l'univers du rêve et du jeu à celui de la maturité et de la responsabilité des actes posés. Dans un certain sens, nous pourrions ajouter : la difficulté de passer de la littérature à la politique.

L'enfant de la nuit (1934) est sans doute la première réussite de l'auteur. Roman tout en demi-ton sur fond de drame à la fois sentimental et policier qui fait songer au cinéma populaire d'un Marcel Carné ou d'un René Clair, il énonce assez bien le principal obstacle qu'auront à surmonter les personnages futurs de Brasillach : la représentation d'une figure paternelle autoritaire, que le personnage tente de fuir dans l'univers immatériel du rêve. Cela se donne à voir dans la double attitude du héros narrateur et de Paulin Garrouste, lequel abandonne ses prétentions amoureuses sur la petite Anne à la suite de l'intervention du tuteur de celle-ci. Le narrateur conclut, s'identifiant à Paulin : « Tout à l'heure, la nuit viendrait, la nuit brillante, où Paris s'ensevelirait, nous regagnerions chacun notre lit, rêvant peut-être le même rêve. Il allait falloir nous quitter. Quand nous nous serrâmes la main, je savais que Paulin ne troublerait plus la petite Anne, mais que, désormais, elle allait peut-être le troubler longtemps. » À la fin du roman, le narrateur quitte Paris le deuil dans l'âme, dans une allusion désabusée au Rastignac de Balzac prêt à conquérir Paris et les femmes : « Maintenant, c'est fait. Je suis seul. Non point à la manière des héros balzaciens, du haut d'un cimetière, mais devant la porte d'une gare, je fais mes adieux à Paris¹. »

Comme le temps passe (1937), roman plus ambitieux et complexe, oppose, de façon particulièrement problématique, l'innocent paradis passif de l'enfance à l'univers actif et responsable de la maturité. Le roman raconte l'histoire de René et de Florence, des cousins orphelins élevés par une tante sur l'île de Majorque. Cette île représente pour eux « une sorte de Paradis où les lois n'existent pas encore² ». Mais ils grandissent, et René le premier gagne Paris, puis s'engage dans une troupe d'acteurs ambulants ; hommage de Brasillach au cinéma naissant, mais épisode symptomatique

du désir de René de poursuivre les rêves et illusions de l'enfance. René et Florence se retrouvent enfin, se marient, croyant comprendre que l'amour était le Paradis d'autrefois et qu'ils n'allaient jamais en être chassés. Cependant, il suffit d'un vague flirt entre Florence et un lieutenant qui, pour être plus âgé que René, n'en garde pas moins la grâce et la fraîcheur d'un enfant, pour que René quitte brusquement Florence sans lui donner la moindre explication. Mobilisé pendant la Première Guerre, René y fait l'épreuve de la maturité. Quatorze ans passent avant que René ne revienne vers Florence, qui durant tout ce temps l'avait attendu.

Les sept couleurs (1939) doit son titre à sept techniques d'écriture auxquelles Brasillach recourt pour composer son roman (récit, lettres, journal, réflexions, dialogues, documents, discours). Le roman marque un tournant dans l'œuvre, car il introduit l'univers fasciste ; désormais, la politique, que Brasillach avait su garder à l'écart de sa passion littéraire, envahira de plus en plus ses textes et sa vie. Des romans ultérieurs auront pour cadre le fascisme (*Les captifs*, roman inachevé que Brasillach commence à écrire vers 1940) et l'Occupation (*Six heures à perdre*, rédigé entre mars et juin 1944 mais publié seulement en 1953). Dans *Les sept couleurs*, Patrice et Catherine vivent, pendant un mois à Paris, un bonheur et une complicité qui rappellent René et Florence sur leur île. Mais Catherine choisit d'épouser un homme qui lui apporte une sécurité, reprochant à Patrice son « incertitude », son absence au monde ; « [vous êtes] si peu fixé à la terre, si appliqué à jouir des trésors que le sort vous apporte comme des jouets et non comme des nécessités... », lui écrit-elle. « Exilé » en Allemagne parce qu'il estime que le mariage de Catherine l'a chassé de France, il découvre un fascisme qui s'accorde au pouvoir du rêve et qui suscite la même fascination que Brasillach lui-même pouvait avoir vis-à-vis du cinéma et du théâtre, qu'il fréquenta toute sa vie assidûment : devant la cérémonie fasciste, parée d'une symbolique religieuse et unanimiste, « on se dit que ce pays est d'abord, au plein sens du mot, et prodigieusement, et profondément, et éternellement, un pays étrange³ ». Revoyant Catherine de longues années plus tard, Patrice, on le devine, sera impuissant à la reconquérir.

Robert Brasillach vers 1940. Un héroïsme idéologique

Parallèlement à ses romans, Brasillach rédige des chroniques littéraires dans diverses revues, dont *L'Action française* de Charles

Maurras. Ses articles font autorité, sa plume est précieuse pour la droite. Il faut attendre le milieu des années 1930 pour lire les premiers articles politiques de Brasillach, et encore ils sont très peu nombreux. Contre le gouvernement socialiste de Léon Blum, qu'il exècre, il écrit : « Enfin, il est de plus en plus urgent d'organiser le fascisme français. » Ses articles deviennent provocants, ils ajoutent l'injure à la haine de la République. Il écrit par exemple dans le numéro de la *Révolution nationale* du 19 février 1944 : « J'ai contracté, me semble-t-il, une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais.

Qu'on le veuille ou non, nous avons cohabité ensemble. Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux⁴. »

En septembre 1939, non seulement le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale inscrit la fin d'une époque et en appelle une autre, mais Brasillach y trouve un événement à sa mesure, vis-à-vis duquel il paraît décidé à jouer son destin. Il entreprend alors la rédaction de ses mémoires, intitulés *Notre avant-guerre*. La hâte avec laquelle il consigne ses souvenirs d'un passé immédiat ne fait que mettre en évidence une attitude ambiguë que confirmeront ses actes ultérieurs. Comme s'il savait qu'il n'y aurait pas pour lui d'« après-guerre », comme s'il pressentait qu'il devait en être ainsi et qu'il lui fallait maintenant faire ses adieux au passé. Dans quelle mesure dès lors compose-t-il sa propre mort ? Brasillach, qui a 30 ans en 1939, et dont la plus grande hantise a toujours été de vieillir, écrit par exemple dans *Les sept couleurs* : « Ceux qui meurent peu après la trentaine ne sont pas des consolidateurs, mais sont des fondateurs. Ils apportent au monde l'exemple étincelant de leur vitalité, leurs mystères, leurs conquêtes. Hâtivement, ils montrent quelques routes, à la lueur de leur jeunesse toujours présente. Ils éblouissent, ils interprètent, ils émerveillent⁵. » Nous savons aussi que des occasions ont été offertes à Brasillach de fuir la France de la Résistance. Il refuse de les saisir. Comme le note par ailleurs Pierre Pellissier dans l'excellente biographie qu'il lui consacre, nul plus que Brasillach lui-même « ne tend plus de pièges sur son chemin, à cette époque [durant l'Occupation] : il semble les creuser de ses mains, comme à plaisir...⁶ » Nous touchons ici à un aspect tout aussi fascinant que fondamental de Brasillach, qui ne cessera au fil des années d'alimenter sa propre solitude, de développer un discours politique de plus en plus marginal parce qu'intransigeant. En prison, Brasillach compose

un « Chant pour André Chénier », victime guillotinée de la Terreur dont il fait un double de lui-même. Et au début de la vingtaine, il avait publié un ouvrage sur Jeanne d'Arc, dont il disait: « Une jeune insolence, une magnifique insolence de jeune sainte. Il n'est pas de vertu dont nous ayons plus grand besoin aujourd'hui⁷. »

Ainsi, au début des années 1940, ce n'est plus seulement avec sa propre histoire que

Brasillach a rendez-vous, mais avec l'Histoire, dans laquelle il va finir par engloutir sa propre vie, son passé et ses rêves, c'est-à-dire construire son propre héroïsme, faire de sa vie un drame exemplaire et lui donner une grandeur mythique. Et si, à cette figure fascinante, l'on restituait aujourd'hui, au-delà des conflits idéologiques, la place dans l'histoire qui lui convient plus qu'aucune autre, celle de la littérature ? *

* François Ouellet est professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a publié : *La littérature franco-ontarienne : Enjeux esthétiques*, en collaboration avec Lucie Hotte, les éditions Le Nordir, 1996; *D'un dieu l'autre, L'altérité subjective* d'Emmanuel Bove, les éditions Nota bene, 1998 ; *Literatur in Quebec. Eine anthologie. La littérature québécoise. Une anthologie 1960-2000*, en collaboration avec Hans-Jurgen Greif, les éditions Synchron, 2000.

1. *L'enfant de la nuit*, par Robert Brasillach, La Palatine, Genève, 1949, p. 242 et 245.
2. *Comme le temps passe*, dans *Œuvres complètes*, t. 2, par Robert Brasillach, Le Club de l'Honnête Homme, Paris, 1963, p. 17.
3. *Les sept couleurs*, dans *Œuvres complètes*, t. 2, par Robert Brasillach, Le Club de l'Honnête Homme, Paris, 1963, p. 397 et 437.
4. Cité dans *Brasillach... le maudit*, par Pierre Pellissier, Denoël, Paris, 1989, p. 328.
5. *Les sept couleurs*, dans *Œuvres complètes*, t. 2, par Robert Brasillach, Le Club de l'Honnête Homme, Paris, 1963, p. 464.
6. *Brasillach... le maudit*, par Pierre Pellissier, Denoël, Paris, 1989, p. 298.
7. Cité dans *Brasillach... le maudit*, par Pierre Pellissier, Denoël, Paris, 1989, p. 92.

Ouvrages de Robert Brasillach

Romans : *Le voleur d'étincelles*, 1932, (Godefroy de Bouillon, 1995) ; *L'enfant de la nuit*, 1934 ; *Le marchand d'oiseaux*, 1936, (Godefroy de Bouillon, 1995) ; *Comme le temps passe*, 1937, (Godefroy de Bouillon, 1998) ; *Les sept couleurs*, 1939, (Godefroy de Bouillon, 1995) ; *La Conquérante*, 1943, (Godefroy de Bouillon, 1997).

Études et essais : *Présence de Virgile*, 1931 ; *Le procès de Jeanne d'Arc*, 1932, (Éditions de Paris, 1998) ; *Portraits*, 1935 ; *Histoire du cinéma*, en collaboration avec Maurice Bardèche, 1935 ; *Animateurs de théâtre*, 1936 ; *Les cadets de L'Alcazar*, en collaboration avec Henri Massis, 1936 ; *Léon Degrelle et l'avenir de Rex*, 1936 ; *Corneille*, 1938, (Fayard, 1969) ; *Histoire de la guerre d'Espagne*, en collaboration avec Maurice Bardèche, 1939, (Godefroy de Bouillon, 1995) ; *Les quatre jeudis*, 1944.

Mémoires : *Notre avant-guerre*, 1941, (Godefroy de Bouillon, 1998). Poésie : *Poèmes*, 1944.

Publications posthumes

Romans : *Six heures à perdre*, 1953 ; *Les captifs*, 1963. Études et essais : *Chénier*, 1947 ; *Lettre à un soldat de la classe 60*, suivi de *Les frères ennemis*, 1946 ; *Anthologie de la poésie grecque*, 1950, (Stock, 1991) ; *Lettres écrites en prison*, 1952 ; *Poètes oubliés*, 1961. Journal : *Journal d'un homme occupé*, 1955. Poésie : *Poèmes de Fresnes*, 1946, (La table ronde, 1991) ; *Psaumes*, 1947. Théâtre : *Bérénice*, 1954, (Godefroy de Bouillon, 1995) ; *Domremy*, 1961.

Figurent entre parenthèses les éditions actuellement disponibles.

Ouvrages sur Robert Brasillach

Brasillach ou la trahison du clerc, par Michel Laval, Hachette, Paris, 1992 ; *Littérature et fascisme, Les romans de Robert Brasillach*, par Luc Resson, Minard, Paris, 1991 ; *Brasillach*, par Pascal Louvrier, Perrin, Paris, 1989 ; *Brasillach... le maudit*, par Pierre Pellissier, Denoël, Paris, 1989 ; *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, par Anne Brassié, Robert Laffont, Paris, 1987 ; *La mystique du fascisme dans l'oeuvre de Robert Brasillach*, par Peter Tame, Nouvelles éditions latines, Paris, 1986.

● Valls, héritier de Mitterrand, ose évoquer Pétain pour justifier de nouvelles dissolutions !

A Trappes, des racailles refusent d'appliquer la loi, se rebellent contre l'autorité, attaquent un commissariat, caillassent les forces de l'ordre à coups de parpaings, brûlent des voitures, cassent pour le plaisir le mobilier urbain (qu'il faudra renouveler, bien sûr, avec l'argent des contribuables, ces 50% de la population qui paient des impôts contrairement à la majorité des fauteurs de troubles). Les mêmes avaient saccagé le Trocadéro, brisé les vitrines, pillé les commerces, dévalisé un car de touristes ; les mêmes avaient joué aux Indiens avec un train diligence...

Les mêmes s'en prennent à des militaires et rouent de coups une femme enceinte de 7 mois qui perd son bébé, usent de la hache contre un policier, jouent du couteau pour un coup de klaxon, incendient une école, frappent une septuagénaire pour cause de regard un peu trop appuyé, agressent violemment et détroussent, s'en prennent aux assistants sociaux, terrorisent les campeurs, effectuent des fusillades en pleine rue bref sèment le chaos, la peur et la désolation.

Un peu partout en France, des racailles d'un autre genre s'installent où bon leur semble, illégalement, avec leurs caravanes, pourrissent la vie des riverains et se disposent à laisser derrière eux, après leur départ, un monceau d'immondices, un ensemble de dégradations gratuites... et une belle facture pour les CON-tribuables. Je n'ajouterais pas, pour ne pas faire d'amalgame qui renverrait aux HLPNDNH, que le nombre de vols et de cambriolages explose curieusement à leur arrivée !

Et on pourrait continuer la liste de ces faits divers qui apparaissent dans les journaux locaux, mais que les grands médias ne relaient pas tous. On peut néanmoins penser que les préfets, mis au courant des faits, les font remonter jusqu'au ministre de l'Intérieur et que celui-ci a une idée très précise de l'état de la France, et c'est bien la « France, Orange Mécanique » telle que décrite par Laurent Obertone.

Or donc, sentant la patrie en danger devant ces faits « inacceptables » ou « intolérables », notre Don Quichotte de l'Intérieur vient d'agir avec une fermeté dont on lui sait gré ! Il était temps, en effet, qu'un terme fût mis aux désordres et violences, et que l'ordre fût rétabli sur le sol français.

Il a annoncé le menton en avant, les mâchoires serrées, le regard volontaire la dissolution de deux associations d'extrême-droite : *l'œuvre française* et les *Jeunesses nationalistes* !

Vous êtes certainement comme moi : vous ignoriez jusqu'à aujourd'hui l'existence même de ces groupuscules, bien que leur dangerosité extrême eût visiblement hanté d'effroyables cauchemars les nuits du ministre... Inconscients que nous étions : le danger était là et nous ne le discernions pas ! Heureusement, l'homme de Beauvau veillait : il a mis fin aux violences perpétrées par ces redoutables associations, comptant une poignée d'adhérents.

A vrai dire, les violences commises, j'ai eu beau chercher, je n'ai rien pu trouver... Vraiment rien, nada !

Mais Valls le redresseur de torts nous explique que *l'œuvre française* « propage une idéologie xénophobe et antisémite, des thèses racistes et négationnistes, exalte la collaboration et le régime de Vichy, et rend des hommages réguliers au maréchal Pétain, à **Brasillach** ou à **Maurras** ». Quant à *JN*, elle « propage elle aussi la haine et la violence, exalte la Collaboration, rend hommage à des miliciens ou à des Waffen SS, avec pour certains de ses membres aussi des saluts hitlériens ».

Alors là, le Valls, il a réussi à me foutre une sacrée trouille a posteriori, moi qui dormais tranquille sur mes deux oreilles, naïve, sans savoir que la « bêtimmonde » était de retour, et que c'était pire qu'un pillage de blessés, qu'un caillassage de pompiers ou qu'une prise d'assaut de commissariat...

Ça « propage », qu'il affirme, le gazeur des familles!

Alors, sans vouloir le contrarier, ça « propage » plutôt mal, parce que la « propagation » n'est jamais parvenue jusqu'à mes oreilles, ni jusqu'à celles des membres de ma famille, celles de mes voisins et celles de mes collègues (on pourrait faire un sondage plus que fiable avec cet échantillonnage !)

Mais il faut le comprendre, le ministre de l'enfumage pour tous...

« Vikernes, c'est fini », a-t-il dû chantonner, les larmes aux yeux (sur l'air bien connu de « Capri... ») : eh oui, le néo-nazi norvégien ayant fait un beau « flop », il fallait bien que le pourfendeur de croix gammées -la résurgence du nazisme étant le problème primordial en France,

avec au plus quelques dizaines d'imbéciles braillant « Heil Hitler » pour se donner le frisson !- il fallait bien, dis-je, que notre pourfendeur trouvât de quoi pourfendre : pourquoi pas les JN ?

Quant à *l'œuvre française*, elle serait « raciste », « xénophobe », « antisémite », « négationniste » : je veux bien en croire le ministre, mais j'aimerais savoir quels ont été les violences meurtrères, attentats, assassinats perpétrés.

Ah ? Ce sont seulement des propos, seulement des écrits qu'on lui reproche ? J'ai bien envie de dire à Manuel : « C'est un peu court, jeune homme ! »

« Ils rendent hommage à **Brasillach** », dit-il.

Et alors ? Nul ne conteste son antisémitisme, ses appels à la collaboration (je n'en ai jamais lu une ligne, mais je devine...). Mais est-on coupable de « mal penser » ? Si un écrivain peut être mis à l'index pour ses prises de position, à quand un gigantesque autodafé des ouvrages d'auteurs étiquetés « douteux » par le régime ? Cela s'est fait dans l'Allemagne nazie ...

On a déjà voué Céline aux gémonies pour ses écrits antisémites, lui, *l'un des auteurs les plus importants du 20e siècle*, que la France n'a pas voulu commémorer en 2011. A quand le tour de Voltaire, qu'il est facile de convaincre d'antisémitisme et même d'islamophobie ? A quand le tour de Houellebecq, coupable d'avoir déclaré « *La religion la plus con, c'est quand même l'islam* » ? A quand le tour de Raspail et de tous les autres ?

Le ministère de l'Intérieur va-t-il éditer une liste des auteurs politiquement corrects autorisés ? Encourra-t-on une amende ou une GAV pour lecture dissidente, ou bien l'incendie de sa maison (avec les livres dedans) comme dans le roman de Bradbury *Fahrenheit 451* ?

Recourir à **Brasillach** pour justifier la dissolution, c'est franchement **grotesque**, et on aimerait que le Grand Inquisiteur « dissolvant » précise en quoi les lectures de ses poèmes représentent un danger pour les Français...

Mais recourir à Pétain et à la Collaboration, c'est fort **culotté** de la part d'un socialiste, qui ferait mieux de la boucler, s'agissant de cette période troublée.

Rappelons-lui à ce Franco-espagnol que, si les ligues patriotiques, les royalistes, les anti-Dreyfus notoires et historiques ont suivi De Gaulle à Londres et ont été les premiers résistants à fonder les FFI, on trouvait des personnalités de gauche à Vichy, pour collaborer avec l'occupant allemand.

Monsieur Valls cite Maurras, d'extrême-droite, mais il oublie les Doriot, les Laval, les Déat, de sa chapelle à lui, quant à eux... Il serait bien avisé de se documenter ou d'écouter la mise au point d'Eric Zemmour.

D'ailleurs, on attend le grand *mea culpa* de la gauche, championne de la repentance, pour tous ces communistes et socialistes coupables de collaboration.

Le Catalan francisé, qui connaît mal l'Histoire de son pays d'accueil, ne connaît pas mieux l'histoire récente de son parti et de ceux qui ont été à sa tête.

Ignore-t-il que François Mitterrand fut décoré de l'ordre de la francisque par Pétain (décoration –dixit Wikipédia- qui fut attribuée par le Régime de Vichy en tant que marque spéciale d'estime du maréchal Pétain). Ignore-t-il que le président socialiste fit fleurir chaque année la tombe de Pétain à l'île d'Yeu, jusqu'à ce que ce geste fasse scandale ? Ignore-t-il qu'il fut l'ami de René Bousquet, l'organisateur de la rafle du Vél d'Hiv, jusqu'à l'assassinat de ce dernier en 1993 ?

Charles de Gaulle aurait dit, en 1965, concernant son adversaire principal à l'élection présidentielle : « Mitterrand et Bousquet, ce sont les fantômes qui reviennent : le fantôme de l'antigaullisme surgi du plus profond de la collaboration. » (propos rapportés par Alain Peyrefitte) Alors, je demande que par souci de cohérence, vu ce qui est reproché aux groupuscules dissous, Valls fasse débaptiser la Bibliothèque Nationale de France, ainsi que toutes les rues ou ponts qui portent le nom de François Mitterrand, admirateur de Pétain et collabo (avant de retourner sa veste au bon moment)

Last, but not least :

« Il n'y a pas de place dans notre pays pour la haine, la xénophobie, l'antisémitisme ou des actes antimusulmans », déclare, notre chevalier blanc !

Vous l'aurez noté comme moi : le ministre de l'Intérieur et du Culte Musulman est parfaitement d'accord avec la mère de la niqabée de Trappes (« on peut attaquer un chrétien », disait-elle) : il y a de la place dans notre pays pour les actes anti-chrétiens !

Quel bon petit ex-franc-maçon, ce Valls !

Chantal Macaire, *Riposte Laïque*, 27 juillet 2013

● La jaquette flottante et le faisceau des licteurs



Abel Bonnard

Il y a bien des raisons de penser que l'extrême droite ne fait pas bon ménage avec l'homosexualité. Ce courant politique, pense-t-on, est plutôt à cheval sur la morale traditionnelle. Et puis son culte de la force et de la virilité semble contradictoire avec les affects homosexuels. Enfin, tout le monde sait, ou croit savoir, que les « invertis » étaient persécutés par les régimes professant cette idéologie. Nous allons nous limiter à notre pays, car la matière s'avère plutôt dense.

L'homosexualité réprimée pendant la guerre ?

Le premier rapport de référence sur la question est paru en France en 2001. Il a été commandé par le ministère des Anciens Combattants à la Fondation pour la mémoire de la déportation (FMD). Ce rapport Mercier parlait de 210 hommes français arrêtés et déportés au titre du motif d'arrestation n°175 du Code pénal allemand. Plus précisément: « 206 étaient des résidents dans les trois départements annexés du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de Moselle et 4 étaient des Français d'autres départements, volontaires pour le STO, arrêtés en Allemagne. » Le paragraphe 175 du Code pénal allemand stipulait depuis 1935 que les personnes s'adonnant à « la fornication contre nature, pratiquée entre personnes de sexe masculin » seraient emprisonnées. Cette loi s'appliquait dans les territoires annexés de facto, dont en France l'Alsace-Moselle.

Plus récemment, un colloque interdisciplinaire a eu lieu en 2007 à Dijon sur la déportation des homosexuels français. A l'issue de ce colloque, Mickaël Bertrand s'est attelé à la rédaction d'un livre où sont rassemblées ses conclusions, ainsi que celles d'Arnaud Boulligny, de Marc Boninchi et de Florence Tamagne. L'ouvrage est paru en 2011 et bouleverse les préjugés sur ce sujet sensible. Après avoir vérifié les registres examinés pour le rapport Mercier, il apparaît que le nombre de déportés français pour motif d'homosexualité n'était que de 62, tous arrêtés par les Allemands, dont :

- 7 sont arrêtés dans la zone occupée en France
- 6 sont déportés comme « politiques » en Allemagne
- 42 sont internés en Alsace-Moselle annexée au Reich
- 32 sont arrêtés à l'intérieur du Reich (hors Alsace-Moselle)- 35 sont internés dans des prisons allemandes

Au moins 13 trouvent la mort en déportation.

On voit qu'il n'y a pas eu persécution des homosexuels par les autorités de Vichy, et que les seules victimes, au nombre dérisoire, le furent du fait des occupants. L'homosexualité ne refait son apparition dans le droit français qu'avec l'article 334 du code pénal, daté du 6 août 1942, qui prévoit l'emprisonnement de ceux qui auront corrompu par des actes impudiques ou contre nature des mineurs de moins de 15 ans pour les actes hétérosexuels et de moins de 21 ans pour les actes homosexuels, discriminant ces derniers.

Les homosexuels et la collaboration

« Pourquoi tant de pédérastes parmi les collaborateurs » se demandait en juin 1941 Jean Guéhenno dans son journal de l'occupation. Le romancier homosexuel Jean-Louis Bory, interrogé en

1976, reconnaissait l'existence d'un milieu homosexuel collaborationniste dans le Paris occupé, et se posait la question de l'attraction de ce milieu pour l'esthétique nazie : « pour ce qui est de la présence de l'armée allemande à Paris, il y avait une fascination qui pouvait jouer sur les homosexuels, c'est la fascination qui joue, si vous voulez, sur le mythe de la virilité, lorsque la virilité est confondue avec la force et le courage (...), le goût de la botte, du cuir, du métal, et les fameuses messes de Nuremberg ». Cette idée d'un lien entre homosexualité et collaboration était exprimée par Sartre dans son article de 1945 « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » Analysant la collaboration comme une sorte de « féminité » qui cherche à charmer la « force » des Allemands, il y décelait un « curieux mélange de masochisme et d'homosexualité et notait : « Les milieux homosexuels parisiens, d'ailleurs, ont fourni de nombreuses et brillantes recrues. »

En 1941, un groupe d'écrivains français se rendit, à l'invitation de Joseph Goebbels, au Congrès de Weimar : André Fraigneau, Jacques Chardonne, Marcel Jouhandeau, Robert Brasillach, Abel Bonnard, Ramon Fernandez et Pierre Drieu La Rochelle. Sur les sept invités, les cinq premiers étaient homosexuels. Ce congrès avait pour but de redéfinir l'univers littéraire et culturel de la nouvelle Europe. Le voyage fut organisé par le lieutenant allemand Gerhard Heller dont Jouhandeau était amoureux. Robert Brasillach dans *Je suis partout*, Ramon Fernandez dans *Paris-Soir*, Jacques Chardonne dans *La Gerbe*, André Fraigneau dans *Comoedia*, Marcel Jouhandeau et Pierre Drieu La Rochelle dans *La NRF*, l'académicien Abel Bonnard dans *L'Emancipation nationale* rendirent compte de ce voyage.

Robert Brasillach, écrivain et rédacteur en chef de *Je suis partout*, sera fusillé à la Libération pour « intelligence avec l'ennemi ». Son homosexualité sera évoquée à plusieurs reprises durant son procès, comme si elle pouvait être responsable de son comportement.

Le romancier Abel Bonnard, surnommé par ses détracteurs « la Gestapette » ou « la belle Bonnard », fut nommé Ministre de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse par Pétain (rappelons que Vichy prétendait restaurer l'ordre moral!). Il sera d'ailleurs, à ce titre, un des signataires du fameux article 334.

D'autres artistes et intellectuels homosexuels d'extrême droite se distinguèrent pendant l'occupation. La liste suivante n'est pas exhaustive.

Abel Hermant fut condamné à perpétuité pour collaboration en 1945, exclu de l'Académie Française puis gracié et libéré en 1948.

L'athlète Violette Morris, lesbienne ouvertement déclarée, se lança dans l'espionnage pour le compte des nazis et dans la torture à l'encontre des résistants arrêtés par la gestapo. Violette Morris sera exécutée par les maquisards.

Marcel Bucard, chef d'un parti d'extrême droite, le Parti Franciste, allié des nazis, sera fusillé à la Libération. La presse communiste l'appelait « la grande Marcelle ».

Serge Lifar, maître de ballet de l'Opéra de Paris, fit visiter l'Opéra à Goebbels et accepta un voyage à Berlin en 1942. Il avait certes profité de ses relations avec des dignitaires allemands pour faire libérer quelques danseurs juifs. A la Libération, le tribunal l'écartera de l'Opéra de Paris, il sera interdit de scène en France.

Bernard Faÿ fut nommé directeur de la Bibliothèque nationale dès 1940 et chef du Service des sociétés secrètes, chargé d'exploiter les archives des loges maçonniques en collaboration avec les Allemands.

Jacques Benoist-Méchin, historien et membre des cabinets et des gouvernements de Vichy, était apprécié des nazis au point de recevoir, en janvier 1942, un message personnel d'Hitler à transmettre à Pétain, proposant une alliance militaire à la France.

L'écrivain Roger Peyrefitte fut le secrétaire de Fernand de Brinon, le Délégué général de Vichy pour la zone occupée, résidant à Paris. Il affirma pour sa part, n'avoir jamais passé de meilleurs moments qu'à Paris pendant la guerre, quand des milliers de beaux soldats allemands circulaient dans les rues.

Jean Genêt, antisémite rabique, encensé plus tard par Jean-Paul Sartre, écrivit avec *Pompes funèbres* en 1947 une déclaration d'amour au nazisme : « Il est naturel que cette piraterie, le banditisme le plus fou qu'était l'Allemagne hitlérienne provoque la haine des braves gens, mais en moi l'admiration profonde et la sympathie. »

Les homosexuels et l'extrême droite après 1945

Compagnon sexuel et beau-frère de façade de Brasillach, le fasciste français Maurice Bardèche deviendra après 1945 l'un des maîtres à penser des extrémistes de droite avec sa revue *Défense de*

l'Occident. François Duprat et le courant nationaliste révolutionnaire lui doivent beaucoup sur le plan idéologique.

L'ancien légionnaire Jean-Claude Poulet-Dachary, directeur de cabinet du maire Front national de Toulon, Jean-Marie Le Chevallier, fut assassiné mystérieusement en 1995, à 46 ans. Il avait fait ses armes chez Mgr Lefebvre, au séminaire schismatique d'Ecône en 1972-1973 d'où il sera exclu pour relations homosexuelles avec un autre séminariste.

Plus près de nous, en 2013, la cour d'appel de Paris a confirmé l'interdiction de la publication d'un ouvrage sur le Front national considérant que dans le livre « Le Front national des villes et le Front national des champs », d'Octave Nitkowski, les révélations sur la vie sexuelle de Steeve Briois, bras droit de Marine Le Pen, se justifiaient en raison de son rôle politique de premier plan.

Le lien pleinement assumé entre homosexualité et fascisme, voire nazisme, après la Libération, s'incarna en la personne de Michel Caignet. Celui-ci, de son vrai nom Miguel Caignet, rejoignit à vingt ans, en 1974, les Groupes Nationalistes Révolutionnaires de François Duprat. En 1976, Michel Caignet introduisit le négationnisme en France avec sa traduction du livre *Le Mensonge d'Auschwitz* de Thies Christophersen. Constatant l'impunité de Michel Caignet, un groupuscule juif décida de se faire justice en février 1981, le défigurant sauvagement au vitriol. Caignet fut, avec Mark Frederiksen, un dirigeant du parti nazi, la FANE, dissout par le Conseil des ministres en 1980, puis des Faisceaux nationalistes européens. Il participa à la réunion clandestine du Conseil fasciste européen qui se tint à Roissy le 26 janvier 1980, avec les délégations de cinq pays. En 1984, Caignet traduisit et diffusa l'ouvrage de Michaël Kühnen, chef de l'Aktionfront Nationaler Sozialisten/ Nationaler Aktivisten, principale formation nazie en Allemagne, *Homosexualité et national socialisme*. Michel Caignet et l'Allemand Michaël Kühnen, mort du sida en 1991, fondèrent ensemble en 1986 le Mouvement européen, organisation implantée dans cinq pays.

Michel Caignet lança la même année la revue homosexuelle *Gaie France Magazine* publiée par les Editions de la flamme païenne. Sous une présentation soignée, elle multipliait les apologues de la pédophilie, les références au nazisme, et les évocations de rites paganistes et lucifériens. Dès le numéro 1, Michel Caignet donna le ton : « Je prétends que la communauté gaie a un rôle à jouer dans la perspective d'un renouveau culturel, politique et artistique au sein de la civilisation européenne ». La revue fut interdite à la vente aux mineurs en mai 1992, pour « incitation à la pédophilie ». Pour se soustraire à la justice, elle parut sous le titre *Le Gay Pavois* interdit en novembre 1994. Michel Caignet fut, en 1989, l'un des principaux responsables du Comité de célébration du centenaire d'Adolf Hitler. En 1996, il fut appréhendé dans le cadre de l'affaire du réseau de pédophilie « Toro Bravo » et condamné en juin 1997 à quatre ans de prison, dont dix-huit mois avec sursis.

Depuis une quinzaine d'années, une nouvelle vedette de l'homosexualité, fraîchement convertie à l'extrême droite, est apparue. Thierry Meyssan, né en 1957, milite d'abord à l'association Gais pour les libertés, d'où il se fait exclure le 10 janvier 1989. En 1992, il crée le Projet Ornicar, destiné à se battre pour la liberté sexuelle, pornographique et à lutter contre la répression du proxénétisme. En mars 1994, il fonde le Réseau Voltaire pour défendre les libertés et la laïcité. Membre du Parti radical de gauche, il fait partie des équipes de campagnes de Bernard Tapie aux élections européennes de 1994 et de la députée Christiane Taubira aux élections présidentielles de 2002. De 1996 à 1999, il est coordinateur suppléant du Comité national de vigilance contre l'extrême droite qui rassemble chaque semaine les 45 principaux partis politiques, syndicats et associations de gauche. De 1999 à 2002, il succède à Emma Bonino à la tête de la Coordination radicale anti-prohibitionniste, une organisation internationale visant à lutter contre le crime organisé en mettant fin à la prohibition des drogues.

En 2002, il opère un virage à 180° en publiant le livre *L'Effroyable imposture*, « best-seller » mondial traduit en vingt-sept langues, bientôt suivi par un second, *Le Pentagate*. Sa théorie présente les attentats du 11 septembre 2001 comme un complot interne aux États-Unis : « Les Tours jumelles, que l'on croyait être une cible civile, cachaient une cible militaire secrète. Peut-être que des milliers de personnes ont péri parce qu'elles servaient à leur insu de bouclier humain. La Tour 7 – mais peut-être aussi d'autres bâtiments et sous-sols – masquait une base de la CIA ». Depuis ce livre, Thierry Meyssan assure une forme de diplomatie parallèle au service de l'axe chiite, des intérêts iraniens et syriens. Cette dérive du Réseau Voltaire a provoqué les départs successifs de plusieurs de ses administrateurs, notamment Michel Sitbon. Ces départs ont été compensés par l'arrivée de militants du négationnisme et de l'islamisme, comme Bruno Drewski, Claude Karnoouh et Issa el Ayoub.

Patrick Canonges, *Nouvelles de France*, 1er mai 2014

Jacques Vergès, l'ami des grands de ce monde

Le très intéressant site internet « Entre la plume et l'enclume » (1), habituellement mieux inspiré, vient, à l'unisson des gens du Système, de faire l'éloge de feu Jacques Vergès. On y lit ceci, sous la signature de Ginette Hess-Skandrani, collaboratrice régulière du site, à la date du 16 août :

Maître Jacques Vergès ce rebelle à l'ordre public, l'ami des grands de ce monde ... est parti tout doucement sans faire de bruit.

Il est surprenant, soit dit en toute bienveillance, que ni l'auteur de ce texte, en se relisant, ni le webmestre du site n'aient remarqué la contradiction dans les termes... Faut-il rappeler qu'un « rebelle à l'ordre public » ne peut pas être « l'ami des grands de ce monde » ? Or il apparaît que, plus rebelle du tout depuis des lustres, Vergès était bien devenu l'Ami des grands de ce monde. Et il me semble que Carlos ne me démentirait pas à cet égard...

Il n'est jusqu'au très mondain bâtonnier Charrière-Bournazel pour abonder dans le dithyrambe (« c'était un chevalier »), mêlant les éloges confraternels avec ceux d'un Kiejman (« un géant ») ou d'un Collard (« il incarnait la rébellion ») etc. N'en jetez plus, la cour est pleine !

Jacques Vergès était un grand avocat, un excellent orateur, un homme d'une grande culture et qui avait le génie des formules. Il a su merveilleusement se mettre en scène, notamment avec « le Salaud lumineux » (1990), livre d'entretiens avec Jean-Louis Remilleux, ou dans le film « l'Avocat de la Terreur » réalisé par Barbet Schroeder (2007).

Mais sa rébellion était celle, amortie et prescrite, du Tiers-Monde de la décolonisation, ce qui lui garantissait un potentiel de sympathie de masses immenses, chiffrables en milliards d'hommes. Il fut « dans le sens de l'Histoire » (pour reprendre le mot de De Gaulle) à l'inverse des parias qui, par exemple, ont combattu pour l'OAS ou l'ex-Rodhésie du sud, ces laisses de haute mer de l'Occident, abandonnés par l'inexorable jusant. Dominique Venner, lui, était un vrai « Cœur rebelle » (2) mais, bien évidemment, il ne pouvait pas être « l'ami des grands de ce monde ». Avec Venner, le principe de non contradiction fonctionne. Pas avec Vergès.

Et ceci permet de mieux comprendre que Mme Hess-Skandrani puisse continuer, au delà de l'oxymore relevé plus haut, en écrivant :

... l'ami des grands de ce monde et également de ceux qui ne pouvaient se défendre ...

Ah ? Pour ma part, j'ai de bonnes raisons d'en douter.

L'avocat de ceux qui ne pouvaient se défendre ?

Au delà des apparences, Jacques Vergès n'a jamais voulu défendre les rebelles au Système dont il procédait, après le reflux colonial. De 1944 à 2013 il fut un homme du Système, avec une bonne anticipation de la décolonisation. C'est un fait.

Dans l'affaire Klaus Barbie, il s'est refusé à poser la question de la réalité criminalistique, c'est-à-dire la question de la vérification matérielle des actes criminels imputés à l'accusé. En d'autres termes, l'Avocat de la terreur s'est passé de toute recherche de la destinée des victimes, des armes utilisées, des lieux et temps de la commission des crimes allégués etc. Bref, malgré mon insistance personnelle et directe (nous avons été présentés par François Genoud), Vergès s'est refusé à exiger, pour la défense de l'officier allemand, une instruction normale, routinière, matérialiste comme pour tout crime de droit commun. Où était donc passée sa légendaire stratégie de rupture ? Je peux témoigner que les arcanes juridiques lui paraissaient, dans cette cause tout particulièrement, assez inopportunes. Je crois au surplus que le juriste n'était d'ailleurs pas tout à fait à la hauteur de la bête d'audience. Barbie ne fut au demeurant qu'un prétexte sacrificiel pour charger et accuser une France coloniale morte et enterrée en 1962...

Dans cette logique biaisée, qu'il avait faite sienne, et sans laquelle il n'aurait plus été l'Ami des grands de ce monde, le Salaud lumineux n'a jamais voulu défendre les écrivains et chercheurs révisionnistes. (J'étais pourtant prêt à lui céder la place de salaud d'honneur sur la plus haute marche

du podium-pilori de l'Enfer). La grande presse dit le contraire, pour faire sulfureux, en référence à sa défense de Roger Garaudy devant la XVII^{ème} chambre du tribunal correctionnel de Paris. Mais cette défense fut si peu celle d'un prévenu révisionniste, que Garaudy, qui ne l'était pourtant pas vraiment en général, choisit tout de même un autre avocat pour l'assister devant la Cour d'appel...

Certes, Vergès soutint brillamment la défense de Louis XVI, avec un grand succès médiatique, dans la reconstitution du procès du Roi réalisée sur une grande chaîne de télévision, en 1989 à l'occasion du bicentenaire de la Révolution. Là, je suis redevable à mon défunt confrère car c'est ainsi que j'ai eu l'honneur de devenir l'avocat de François Brigneau, pour toujours.

L'avocat de ceux qui ne pouvaient se défendre, mais pas de tous

En effet, pour réaliser sa prestation télévisée, l'Ami des grands de ce monde avait sollicité François Brigneau (qu'il avait connu tout comme moi à l'occasion de l'affaire Barbie), alors directeur de la revue « l'Anti-89 », pour obtenir la documentation nécessaire à sa plaidoirie médiatique. Ainsi Brigneau, qui a si souvent soutenu « ceux qui ne pouvaient se défendre » depuis 1944, avait constitué le dossier de l'avocat du Roi. Avec pour seule contre-partie la promesse de l'Avocat de la terreur de défendre le polémiste dès qu'un nouveau procès de presse lui serait intenté. L'occasion se présenta incontinent, sur une citation à comparaître délivrée à la requête d'Anne Sinclair (affaire de « l'épanouie boulangère azyme »). Brigneau fit donc parvenir la citation et le dossier à son avocat présomptif et attendit... Attendit... Attendit... Seulement il finit par ne plus pouvoir attendre, les échéances de la procédure se rapprochant dangereusement. Mais Brigneau ne put parvenir à joindre l'avocat, censé être devenu le sien, toujours absent ou indisponible aux dires de ses fidèles secrétaires. Et puis un jour Vergès renvoya le dossier Sinclair, sans un mot, sans une lettre, à celui à qui il avait donné sa parole (3).

Être et demeurer l'Ami des grands de ce monde imposait d'autres obligations.

Éric Delcroix.

Notes :

1 – www.plumendume.net

2 – Titre d'un ouvrage que Venner avait publié aux Belles lettres en 1994.

3 – Voyez, François Brigneau, « Mais qui est donc le professeur Faurisson », éditions de la Sfinge, disponible à la librairie Akribeia (www.akribeia.fr).

LECTURE



Philippe Vilgier

Jean Fontenoy

(VIA ROMANA) 25 €

Personnellement, je ne suis pas fan des romans de Jean Fontenoy, mais je suis admiratif de son parcours d'homme. Car Fontenoy, c'est le Malraux fasciste, en aussi optimiste mais en moins mythomane! Né dans la Brie d'un milieu modeste (comme un Bardèche), il devient journaliste pour l'agence Havas (où il croise un certain Pierre Andreu) grâce à son don des langues (russe, chinois), notamment en URSS, en Chine, bref un vrai reporter digne de Béraud et de... Timin! Mais Fontenoy,

c'est aussi une sensibilité artistique réelle (il a côtoyé les dadaïstes dans sa jeunesse, Cocteau, le poète Maïakovski en Russie) et une qualité de plume, un militant (ex-communiste déçu, il a rejoint le PPF du grand Jacques Doriot puis le MSR et le RNP sous l'Occupation), un soldat politique (en Finlande contre les Rouges -- par -50° où il sera grièvement blessé par un éclat d'obus --, à Berlin contre les mêmes -- où il se suicidera en 1945) et, last but not least, un amateur de jolies femmes. Grâce à un travail patient et très précis, agréablement et clairement écrit, Philippe Vilgier nous dévoile toute la riche vie de cet aventurier politique comme on les aime (on pense à Saint-Loup évidemment!). Brasillach disait de Fontenoy: « Il a l'air tantôt d'un paysan bûcher, tantôt d'un Oriental, avec ses yeux bridés, sa figure fannée (...) Il aime à circuler à travers les bagarres de notre époque, les mains dans ses poches, les yeux partout où il ne faut pas, et très silencieusement amusé (...) C'est le plus curieux personnage que j'aie rencontré. » Un personnage à (re)découvrir! PG



Au soir du 4 octobre 1941, trois écrivains français, Jacques Chardonne, Marcel Jouhandeau et Ramon Fernandez, embarquent dans un train de nuit qui va les conduire en Allemagne où les autorités les invitent à participer à un congrès littéraire. Ils seront rejoints ultérieurement par quatre de leurs confrères, Abel Bonnard, Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach et André Fraigneau. Favorables au nazisme, pragmatiques, opportunistes ou simplement séduits par le discours européen de leurs interlocuteurs allemands, ces sept hommes apportent ainsi leur caution à une ambitieuse entreprise du Dr Goebbels : mobiliser les écrivains derrière la bannière du Reich pour construire une Europe nouvelle.

À la découverte du Reich

À un peu plus d'un an de l'armistice franco-allemand et tandis qu'une bonne moitié de la France est occupée, ce voyage est tout sauf anodin. Il démontre qu'une page est en train de se tourner et que certains intellectuels sont prêts à jouer la carte allemande. Ce phénomène n'est pas circonscrit à la France et dès l'escale de Cologne, nos voyageurs retrouvent un petit groupe de collègues arrivés des quatre coins du continent. Il y a une romancière bulgare, Fani Popowa-Mutafowa (1), membre du mouvement fascisant des « Ratniks » (Combattants), un essayiste et poète croate, Antun Bonifačić (2), proche du gouvernement oustachi, le jeune poète et dramaturge finlandais Arvi Kivimaa (3), le Danois Svend Fleuron (4), auteur d'ouvrages sur la nature et les animaux sauvages, et son compatriote Ejnar Howalt (5), dramaturge et militant du parti national-socialiste danois, le philosophe fasciste italien Alfredo Acito, les phalangistes espagnols Ernesto Giménez Caballero (6) et Luis Felipe Vivanco (7), le Norvégien Kåre Bjørgen

(8), disciple de Quisling, le Suédois Einar Malm (9), le poète frison Rintsje Piter Sybesma (10) et les Flamands Ferdinand Vercnocke (11) et Filip de Pillecijn (12). Pour accueillir et guider cette quinzaine d'invités, les organisateurs de la tournée ont mobilisé toute une escouade de jeunes talents au premier rang desquels se détachent l'historien Karl-Heinz Bremer (13) et le lieutenant Gerhard Heller (14), deux hommes qui jouent à Paris un rôle capital. Autour d'eux sont également du voyage les poètes Moritz Jahn (15), Karl-Heinz Bischoff (16), Friedrich Schnack (17) et Hans Baumann (18), ainsi que le dramaturge August Hinrichs (19) et le romancier et traducteur Carl Rothe (20). Les autorités ne lésinent pas : les visiteurs sont traités de façon royale et entre deux pèlerinages culturels, ils ont droit à toutes sortes d'attentions. On les emmène voir la maison de Stefan George, à Bingen, puis le foyer natal de Goethe, à Mayence, avant de leur faire déguster quelques bons crus rhénans et de les recevoir en grandes pompes à Heidelberg. À Munich, le groupe est hébergé au Bayerischer Hof, l'un des plus beaux hôtels de la ville, où il rencontre Hanns Johst (21), le tout puissant président de la Chambre des Écrivains du Reich. À Salzbourg, les voyageurs assistent à une représentation des Noces de Figaro et le lendemain, ils sont à Vienne où le bourgmestre leur offre le souper. Ils visitent ensuite Baden, la station thermale qu'affectionnait Beethoven, et font le tour de la demeure de Schubert, avant de prendre part, à la Hofburg, au grand dîner d'apparat qu'offre en leur honneur le coruscant Reichsstatthalter de l'Ostmark, Baldur von Schirach. Le 21 octobre, une dernière étape conduit enfin les visiteurs à Berlin où ils rencontrent Carl Schmitt et visitent Babelsberg, la nouvelle chancellerie et le ministère de la propagande où le Dr Goebbels leur adresse quelques mots de bienvenue. Leur périple touristique s'achève là car le 23 octobre,

ils sont attendus à Weimar où vont débiter les rencontres poétiques (Dichtertreffen) dont ils sont les hôtes d'honneur.

Littérature et Ordre Nouveau

Le 24 octobre 1941, c'est donc dans la grande Weimarhalle et sous un oriflamme frappé d'une Croix de fer, d'un livre et d'un glaive que s'ouvre le congrès qui a pour thème « la littérature dans l'Europe de demain ».

Le groupe des invités étrangers s'est étoffé de quelques personnalités et il compte désormais une bonne trentaine de membres.

Au nombre des gens qui sont venus directement figurent les Français Abel Bonnard, Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach et André Fraigneau que nous avons cités plus haut, les Flamands Felix Timmermans (22) et Ernest Claes (23), les Néerlandais Jan de Vries (24) et Jan Eekhout (25), le Finlandais Veikko Antero Koskenniemi (26), le Suisse John Knittel (27), le Norvégien Lars Hansen (28), l'Italien Arturo Farinelli (29), les Roumains Niculae I. Herescu (30) et Ion Sân-Giorgiu (31) et les Hongrois József Nyirő (32) et Lőrinc Szabó (33).

Après le discours d'inauguration que prononce Wilhelm Hægert, chef de la section « littérature » au ministère de la Propagande et vice-président de la Chambre des Écrivains, plusieurs orateurs allemands, dont Hanns Johst, Hans Baumann, Bruno Brehm (34) et Mauritz Jahn, se succèdent à la tribune pour évoquer qui le rôle phare de la race germanique dans l'essor et la défense de la culture européenne, qui la croisade contre le communisme ou qui encore la place du poète en temps de guerre et la nécessité de célébrer l'héroïsme sous toutes ses formes..

Au-delà de ces allocutions plus ou moins inspirées, l'événement majeur de ces journées reste toutefois la décision que prennent les participants de pérenniser le climat amical du congrès et de formaliser leur coopération en se regroupant de façon permanente au sein d'une nouvelle association, la Société Européenne des Écrivains (Europäische Schriftsteller-Vereinigung ou ESV). Cette initiative a, semble-t-il, pour origine une suggestion conjointe du Prix nobel norvégien Knut Hamsun, du Flamand Stijn Streuvels (35) et de la romancière finnoise Maila Talvio (36), et le Dr Goebbels en a, bien sûr, aussitôt saisi tout l'intérêt : placée sous le haut patronage de son ministère, la nouvelle association ne pourra que contribuer au rayonnement culturel du Reich et favoriser la collaboration en Europe. À titre personnel, le ministre y voit aussi une belle revanche sur le PEN club international qui a exclu son pays en 1934, et plus précisément sur son président d'alors, H. G. Wells, un individu qui prétend n'avoir « jamais rencontré un homme plus juste, plus candide et plus honnête » que Joseph Staline...

La Société Européenne des Écrivains (ESV) se choisit un président en la personne du romancier italo-bavarois Hans Carossa (37), deux vice-présidents, M.M. Koskenniemi et Giovanni Papini

(38), et un secrétaire général qui sera Carl Rothe. Les statuts de l'association ne seront signés que le 27 mars 1942 (39), au terme du premier exercice. Ils sont assez souples et dénués de connotation politique. L'article deux précise que le but de la société est « l'encouragement des contacts personnels et des rencontres entre écrivains des nations européennes, la discussion et la solution de tâches et de désirs communs dans toutes les branches de la littérature ; la consultation compétente en matière juridique et économique » (40) ; l'article cinq indique que l'association « se divise en groupes nationaux qui sont représentés par leurs porte-parole » ; l'article sept stipule que « l'on n'est membre qu'à titre purement personnel » et que « l'on n'acquiert pas la qualité de membre par une adhésion volontaire mais uniquement par une nomination », cette dernière étant faite par le président de la société, sur proposition du porte-parole du groupement national (article 8). Le siège social est établi à Weimar (article 3) et la cotisation fixée à dix Reichsmarks (article 12). Entre deux flâneries dans Weimar, une visite de la maison de Goethe et un dîner au château de Tiefurt, les congressistes participent à différents ateliers. Parmi divers projets, ils envisagent de créer une grande bibliothèque ouverte aux membres de la société et se promettent d'encourager activement la diffusion dans toute l'Europe des meilleures œuvres des auteurs contemporains. Dans l'immédiat, ils se fixent néanmoins pour premier objectif de lancer une publication de prestige qui servira de vitrine à l'association. Les protecteurs allemands de l'ESV ayant donné leur accord et promis quelques crédits, le premier numéro du mensuel Europäische Literatur verra le jour en mai 1942. Dirigé par Wilhelm Ruoff, il s'agit d'un magazine très éclectique et non dépourvu d'attraits qui traite aussi bien de la poésie japonaise que de la littérature espagnole contemporaine, de la poésie lyrique croate ou du point de vue danois sur les lettres américaines, qui aborde de grands thèmes comme le Danube, le Rhin ou Dante en Allemagne, et consacre de nombreux reportages aux auteurs de l'ESV (41).

Les premières rencontres européennes s'achèvent le dimanche 26 octobre pour faire place à la Semaine du livre de guerre allemand qu'inaugure Joseph Goebbels. Dans son allocution d'ouverture, le ministre ne manque pas de saluer les invités étrangers.

Ceux-ci étaient présents, le matin même, lorsque le Reichsminister est allé fleurir les tombes jumelles de Goethe et de Schiller, et dans la soirée, ils prennent part à un dîner d'adieu suivi d'une représentation de l'Iphigénie en Tauride de Goethe. Le lendemain, les congressistes regagnent leurs pays respectifs, à l'exception de Bonnard, Drieu la Rochelle, Brasillach et Fraigneau qui font un crochet à Jäckelsbruch où Arno Breker les reçoit dans son atelier, puis à Berlin où ils s'entretiennent avec quelques travailleurs français. À leur retour, tous les invités de Weimar vanteront la parfaite courtoisie de leurs hôtes, l'organisation impeccable de leur séjour et l'ambiance particulièrement conviviale du congrès ; tous

souligneront également les belles perspectives de réconciliation et de renaissance européenne qu'ouvrent de telles rencontres.

Un indéniable succès

Dès la fin de l'année 1941, la toute nouvelle Société Européenne des Écrivains commence à s'organiser et ses « groupes nationaux » à recruter. Un certain mystère demeure, aujourd'hui encore, sur la composition du groupe français dont on ne connaît avec certitude que ceux de ses membres qui se sont rendus à Weimar. On peut toutefois supputer que des gens comme Alphonse de Châteaubriant, Ernest Fornairon, Edouard Dujardin ou Camille Mauclair ont pu y appartenir mais ce ne sont que des suppositions. Apparaît aussi à Paris, en février 1943, un hebdomadaire baptisé Panorama dont les objectifs sont fort proches de ceux de Europäische Literatur (42) et dont les collaborateurs sont souvent les mêmes. Moins de cachotteries, en revanche, pour la Finlande où l'on sait précisément qu'une cinquantaine d'écrivains, dont Mika Waltari (43) et Viljo Kajava (44), figurent dans le groupe local de l'ESV. En Norvège, Knut Hamsun a rejoint l'association et en Suède, Sven Hedin (45) a fait de même. En Croatie et outre Antun Bonifačić que nous avons déjà mentionné, l'association compte 17 membres dont Mile Budak (46), Slavko Kolar (47), Mihovil Kobilica (48), Milan Begović (49), Dobriša Cesarić (50), Zvonko Milković (51) et Ivan Goran Kovačić (52).

En Espagne, où le recrutement de l'ESV n'est pas bien connu, il est probable que fassent partie de l'association quelques-uns des poètes (53) qui signent, en 1941, le recueil *Poemas de la Alemania eterna*, mais il s'agit là encore d'une hypothèse. La Belgique, de son côté, est un pays où l'ESV – qui dispose de deux groupes – rencontre un franc succès. Chez les Flamands, la plupart des auteurs nationalistes et « völkisch » – Stijn Streuvels, Felix Timmermans, Filip de Pillecijn, Ferdinand Verwoerd, Emiel Buysse (54), Ernest Claes, Cyriel Verschaeve (55), Gerard Walschap (56), Wies Moens (57) et Antoon Thiry (58) – en font partie (59), et quant à la « section wallonne et belge de langue française », elle rassemble, entre autres, les romanciers prolétariens Pierre Hubermont (60) et Constant Malva (61) (photo ci-dessous), l'académicienne Marie Gevers (62), le journaliste Pierre Daye (63), le traducteur Guillaume Samsoen de Gérard (64), le régionaliste Joseph Mignolet (65), le rexiste Lucien Jablou (alias Franz Briel) et même le très curieux Sulev Jacques Kaja (66).

Conformément aux statuts de l'association comme aux vœux de ses membres, la Société Européenne des Écrivains se réunit une seconde fois à l'automne 1942, entre le 7 et le 11 octobre. Cette fois, il n'y a pas eu de balade touristique et les conditions de guerre se font sentir : l'hébergement est bien moins luxueux et les menus frugaux. Dans un rapport à son ministre de tutelle, l'un des participants italiens se plaindra notamment de l'omniprésence de la soupe de pommes

de terre et de la margarine... Quoi qu'il en soit, de nombreux auteurs étrangers ont cependant fait le déplacement. La Finlandaise Maila Talvio est présente, tout comme ses compatriotes Veikko Antero Koskenniemi, Mika Waltari, Viljo Kajava, Örnulf Tigerstedt (67) et Tito Colliander (68). On dénombre également cinq Français, M. M. Jacques Chardonne, Pierre Drieu la Rochelle, André Fraigneau, André Thérive et Georges Blond (69), le Roumain Liviu Rebreanu (70), le poète hollandais Henri Bruning (71), le dramaturge danois Svend Borberg (72) et le romancier slovaque Jozef Čiger-Hronský (73). Contrairement au premier congrès, la délégation italienne est cette fois plutôt fournie avec les académiciens Arturo Farinelli, Antonio Baldini (74) et Emilio Cecchi (75), le philosophe et musicologue Giulio Cogni (76), les universitaires fascistes Mario Sertoli et Alfredo Acito, le critique Enrico Falqui (77) et les deux valeurs montantes que sont Elio Vittorini (78) et Gaime Pintor (79).

Ce second congrès a pour thème « le poète et le guerrier » et en l'absence de Hans Carossa comme de Papini, c'est le Finnois Koskenniemi qui préside. Comme l'année précédente, la plupart des orateurs sont des écrivains allemands – Edwin Erich Dwinger (80), Wilhelm Ehmer (81), Wilhelm Schäfer (82), Gerhard Schumann, Georg von der Vring (83) et Hermann Burte (84) – mais deux Italiens, Arturo Farinelli et Emilio Cecchi, sont également invités à s'adresser à l'assemblée. Si les communications et les débats restent très académiques, l'association prend toutefois, sur le plan pratique, une décision importante, celle d'attribuer, pour la première fois, une bourse d'encouragement à deux jeunes auteurs : la Finlandaise Irja Salla (85) et le Croate Dobriša Cesarić. La guerre et ses enjeux sont bien évidemment au cœur de toutes les conversations des congressistes auxquels Joseph Goebbels ne manque pas de rappeler, dans son discours de clôture, que le conflit en cours n'est pas seulement un combat entre des forces matérielles mais aussi un affrontement entre des forces spirituelles et que les écrivains n'ont d'autre choix que de s'engager. Le 11 octobre, les écrivains se séparent et pour la plupart, ils ne se reverront pas : du fait de la tournure négative du conflit et de l'intensification des bombardements aériens sur l'Allemagne, il n'y aura, en effet, pas d'autre réunion plénière de l'ESV jusqu'à la dissolution officielle de l'association, en 1948. En 1943, néanmoins, plusieurs membres de l'ESV – Robert Brasillach, Ernesto Giménez Caballero, Pierre Daye, Filip de Pillecijn, Ferdinand Verwoerd, Örnulf Tigerstedt – se rendront à Katyn pour témoigner de l'ampleur du massacre commis par les Soviétiques : ce sera sans doute la dernière manifestation officielle de l'association.

Une initiative novatrice

À l'issue de cette brève évocation de la Société Européenne des Écrivains, force est de constater que le IIIe Reich et l'Europe occupée n'étaient pas le désert culturel absolu que l'on nous a si souvent décrit. Dans

sculpteurs qui s'exprimaient (86) et aussi des écrivains qui ne se sentaient pas si mal. Et quant au Dr Goebbels, loin de brandir son Browning à l'énoncé du mot culture (87), il témoignait, au contraire, d'un réel intérêt pour les Lettres et les Arts, domaines où il faisait souvent montre (toutes proportions gardées, bien sûr) d'un « libéralisme » étonnant.

La Société Européenne des Écrivains en est un peu l'illustration puisque le ministre de la Propagande en avait, en toute connaissance de cause, confié les leviers de commande à des hommes qui n'avaient rien de grands partisans du régime nazi. Hans Carossa et Carl Rothe n'étaient pas membres du NSDAP : le premier se réclamait presque ouvertement de l'« émigration intérieure » et quant au second, il était même carrément en relation avec des conspirateurs antinazis. Parmi les membres allemands de l'association, nombreux étaient les auteurs qui, à l'instar de Hans Friedrich Blunck (88), Karl Heinrich Waggerl (89), Wilhelm Schäfer ou Eugen Roth (90), n'avaient pas la carte du parti, et si l'on trouvait, bien sûr, chez les adhérents étrangers, un fort contingent de sympathisants déclarés du national-socialisme, on y rencontrait aussi des conservateurs, des européistes et de simples anticommunistes. Lorsque, en mars 1942 et à l'occasion d'une réunion de l'ESV, Giovanni Papini fit un vibrant éloge du christianisme, on ne peut pas dire qu'il était vraiment en adéquation avec la doctrine nazie. Quelques auteurs provenaient d'horizons peu orthodoxes, comme l'académicien Emilio Cecchi qui avait signé, en 1925, le Manifeste des intellectuels antifascistes de Benedetto Croce, ou Viljo Kajava qui était un ancien marxiste. Certains, enfin, n'avaient pas véritablement choisi leur camp : ils étaient peut-être là par opportunisme ou par simple curiosité. Ainsi, les Croates Dobriša Cesarić, Slavko Kolar et Ivan Goran Kovačić ne tarderont-ils pas à se rallier à Tito, et les Italiens Vittorini et Pintor à rejoindre eux aussi les partisans communistes ou les forces alliées...

« Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis », écrivait déjà Molière auquel Jean-Paul Sartre fait écho à sa manière en affirmant que « par définition, un fasciste ne peut pas avoir de talent » (91). N'en déplaise à « l'agité du bocal » (comme le surnommait Céline), la Société Européenne des Écrivains comptait tout de même dans ses rangs des personnalités comme Knut Hamsun, Sven Hedin, Karl Heinrich Waggerl ou John Knittel qui étaient des auteurs de notoriété internationale et au talent unanimement reconnu. Elle réunissait aussi des gens comme Eugen Roth, Marcel Jouhandeau (photo), Mile Budak, Stijn Streuvels, V. A. Koskenniemi ou József Nyírö qui figuraient à l'époque et dans leurs pays respectifs parmi les auteurs les plus lus. Certes, à côté de ces « célébrités », l'ESV accueillait quelques écrivains moins connus mais ce déficit de notoriété ne tenait pas tant à leur manque de talent qu'au fait que l'ancien système les avait délibérément ignorés ou marginalisés pour des raisons idéologiques...

Au total et même si l'expérience a rapidement tourné court, il semble juste de dire que cette Société

Européenne des Écrivains fut une initiative plutôt heureuse et novatrice. Il serait sans aucun doute naïf de ne pas voir la part d'hypocrisie et d'instrumentalisation politique qu'elle recelait, mais au-delà de cette indispensable réserve, force est de reconnaître que cette association s'inscrivait bel et bien dans le cadre d'un vrai projet européen. Elle traduisait indubitablement le désir sincère de nombreux écrivains de se concerter et d'avancer ensemble sur des chemins nouveaux, loin des coterie communisantes et cosmopolites qui régnaient avant-guerre sur la littérature et l'édition. Elle traduisait peut-être aussi, mais avec plus ou moins de sincérité, le souhait ou l'arrière-pensée de certains dirigeants allemands de bâtir autour de leur pays une véritable confédération européenne (92).

Christophe Dolbeau, *site Eurosynergies*, 26 novembre 2013

Notes

- (1) Fani Popowa-Mutafowa (1902-1977) est l'auteur de nombreux romans historiques (Le dernier des Assénides ; Ivan Assen II ; La fille du tsar Kaloyan) ; elle sera emprisonnée par les communistes en 1945.
- (2) Antun Bonifačić (1901-1986) est l'auteur de recueils de poésie (Pjesme ; Sabrane pjesme), de romans (Krv Majke Zemlje ; Mladice ; Bit čete kao Bogovi) et d'essais (Paul Valéry ; Ljudi Zapada). Réfugié au Brésil puis aux USA, il présidera le Mouvement de Libération Croate (HOP) entre 1975 et 1981.
- (3) Arvi Kivimaa (1904-1984) a été le directeur du Théâtre de Tampere (1940-42) et du Théâtre National de Finlande (1950-1974). Auteur de romans (Epäjumala ; Viheriövä risti), il a également écrit des nouvelles, des essais et des pièces de théâtre.
- (4) Svend Fleuron (1874-1966) est l'auteur de nombreux romans consacrés à la nature et aux animaux (Le roman d'un brochet ; Les cygnes du lac de Wild).
- (5) Ejnar Howalt (1891-1953) est un auteur de comédies (Asfalten synger ; Hvis jeg havde Penge) ; il appartenait au parti national-socialiste danois (DNSAP).
- (6) Ernesto Giménez Caballero (1899-1988) est l'auteur de divers ouvrages inspirés par le surréalisme, l'ultraïsme et le futurisme (Yo, inspector de alcantarillas ; Julepe de menta) ainsi que d'essais politiques (Genio de España ; La nueva catolicidad). Il fut l'un des premiers phalangistes. Après la guerre, il servira dans la diplomatie et occupera notamment le poste d'ambassadeur au Paraguay. Voir C. Dolbeau, « Ernesto Giménez Caballero, un phalangiste hors norme », in Les Parias, Lyon, Irmisul, 2001, pp. 229-239.
- (7) Architecte de profession et neveu de José Bergamín, Luis Felipe Vivanco (1907-1975) a publié de nombreux recueils de poésie (Cantos de primavera ; Tiempo de dolor ; Continuación de la vida). D'abord de sympathie républicaine, il s'est rallié aux idées phalangistes en 1936.
- (8) Kåre Bjørgen (1897-1974) est le poète officiel du Nasjonal Samling de Vidkun Quisling ; il est l'auteur de plusieurs recueils « engagés » (I Noregs namn ; Eld og blod ; Storm og stille) et d'une pièce dramatique (Angvare).
- (9) Einar Malm (1900-1988) est un romancier, poète et scénariste (auteur notamment de l'adaptation cinématographique du roman d'August Strindberg Hemsöborna). Après guerre, il a consacré plusieurs ouvrages aux Indiens d'Amérique du Nord.
- (10) Originaire de la Frise, Rintsje Piter Sybesma (1894-1975) est l'auteur de récits en prose (Om it hiem ; It anker) et de

poésie (Ta de moam ; Der Zehnte Mai ; De swetten útlein). Il était membre du Nationaal-Socialistische Beweging de Anton Mussert.

(11) Avocat de profession et d'origine ostendaise, Ferdinand Vercocke (1906-1989) est l'auteur de poèmes (Zeeland ; Heervart ; Ask en Embla) et de récits en prose (Liebaerts, sagen voor de Dietschejeugd ; Onze adelsbrieven) ; il a également été le scénariste du film de propagande Vlaanderen te weer (1944). Il était sympathisant du Vlaams Nationaal Verbond (VNV).

(12) Filip de Pillecijn (1891-1962) est l'un des fondateurs du pèlerinage de l'Yser. Il est l'auteur de romans (Blauwbaard ; Hans van Malmédy ; De soldaat Johan), de nouvelles (Monsieur Hawarden ; Schaduwen) et d'essais biographiques (Stijn Streuvels en zijn werk ; Renaat De Rudder). Sympathisant des mouvements nationalistes VNV et DeVlag, il sera condamné à 10 ans de prison en 1947 mais sortira de détention en 1949.

(13) Historien de formation, Karl-Heinz Bremer (1911-1942), a été lecteur d'allemand à la Sorbonne et à l'École Normale Supérieure ; il fut aussi le traducteur des œuvres de Montherlant. Après avoir été l'un des dirigeants de l'Institut Allemand de Paris, il est envoyé sur le front de l'Est et tombe au combat à Veliky Novgorod, près du Lac Ilmen.

(14) Après des études de lettres à Berlin, Pise et Toulouse, Gerhard Heller (1909-1982) a travaillé à la Radio Berlin. Affecté à la Propaganda Staffel de Paris durant l'Occupation, il y supervise les services de la censure, ce qui le met en contact avec de nombreux éditeurs et écrivains.

(15) Moritz Jahn (1884-1979) est un professeur spécialisé dans l'étude du bas allemand. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur cette thématique (Ulenspiegel un Jan Dood ; Boleke Roleffs) ainsi que de nombreux essais (Das Denkmal des Junggesellen ; Die Gleichen).

(16) Libraire de profession, Karl-Heinz Bischoff (1900-1978) est l'auteur de nombreux récits et essais (Bis zur Heimkehr im Sommer ; Die Muschel ; Das grössere Glück). Membre du NSDAP, il fut également fonctionnaire auprès de la Chambre des Écrivains.

(17) Friedrich Schnack (1888-1977) a étudié la botanique, la géologie et l'entomologie avant de faire carrière dans le journalisme et la littérature. Il est l'auteur de poèmes (Vogel Zeitvorbei ; Palisander), de romans (Die goldenen Äpfel ; Die Orgel des Himmels), d'ouvrages sur la nature (Cornelia und die Heilkräuter ; Sybille und die Feldblumen) et de livres de voyage (Der Maler von Malaya ; Der Zauberer von Sansibar ; Der Mann aus Alaska).

(18) Instituteur, Hans Baumann (1914-1988) est un poète et l'un des plus célèbres compositeurs de chansons (Es zittern die morschen Knochen ; Hohe Nacht der klaren Sterne) de la Jeunesse Hitlérienne. Après la guerre (où il a servi dans une compagnie de propagande), il écrit des livres pour enfants qui rencontrent un grand succès.

(19) Spécialiste du bas allemand, August Hinrichs (1879-1956) est l'auteur de très nombreux récits et comédies (Der Moorhof ; Das Licht der Heimat ; Das Volk am Meer ; Der Musterbauer, etc) ainsi que de pièces radiophoniques.

(20) Carl Rothe (1900-1970) est l'auteur de romans (Die Zinnsoldaten ; Olivia) et d'essais (Weltkrieg gegen Deutsche Wirtschaft ; Karl IV von Luxemburg, deutscher Kaiser und König von Böhmen). Membre de l'Association pour le germanisme à l'étranger (VDA), il n'adhère pas, en revanche, au NSDAP et entretient des liens d'amitié avec plusieurs adversaires du régime (notamment Adolf Reichwein et Caesar von Hofacker, l'un des conjurés du 20 juillet 1944). Il sera, après guerre, le traducteur de Pierre Gaxotte.

(21) Président de la Chambre des Écrivains et de l'Académie de Poésie, Hanns Johst (1890-1978) est l'auteur de nouvelles (Der Anfang ; Die Begegnung ; Mask und Gesicht), de poèmes (Rolandruf ; Die Strasse), d'essais (Meine Erde heisst Deutschland) et de pièces de théâtre (Strof ; Propheten ; Wechsler und Händler ; Der Herr Monsieur ; Thomas Paine). Il est surtout connu pour sa pièce Schlageter où figure la fameuse phrase « Quand j'entends parler de culture, j'arme mon Browning ». Après guerre, il sera interné par les Alliés durant trois ans et demi.

(22) Autodidacte, Felix Timmermans (1886-1947) est l'auteur de romans (Pallieter ; Het kindeke Jezus in Vlaanderen ; Pieter Bruegel ; De familie Hernat), de poésie (Door de dagen ; Adagio) et de pièces de théâtre ; c'était également un peintre de talent. Ses ouvrages sont parmi les plus appréciés du public flamand.

(23) Ernest Claes (1885-1968) est l'auteur de très nombreux romans (De Witte ; Het leven van Herman Coene ; Kobeke ; De moeder en de drie soldaten ; etc). Brièvement interné à la fin de la guerre en raison de son appartenance au VNV, il sera finalement acquitté.

(24) Professeur à l'université de Leyde, Jan de Vries (1890-1964) est un linguiste et un mythographe de réputation internationale. Auteur de nombreux ouvrages qui font autorité (De Germaansche Oudheid ; Altgermanische Religionsgeschichte ; Kelten und Germanen ; Het Nibelungenlied ; etc), il sera inquiété à la Libération bien qu'il se fût toujours montré très indépendant à l'égard des nazis.

(25) Jan Eekhout (1900-1978) est l'auteur de poésie (Louteringen ; In aedibus amoris ; De zanger van den Nacht) et de romans (Leven en daden van Pastoor Poncke van Damme in Vlaanderen ; De historie van Kathelijne Claes van Sluys in Vlaanderen ; etc). Proche du NSB de A. Mussert, il sera condamné à deux ans d'emprisonnement à la Libération.

(26) Professeur de littérature à l'Université de Turku et président de l'Association des Écrivains Finnois (1941-46), Veikko Antero Koskenniemi (1885-1962) est l'auteur de récits épiques (Nuori Anssi), de poèmes (Runoja ; Valkeat kaupungit ; Hiilivalkea) et d'essais (Kirjoja ja kirjailijoita). C'était l'un des auteurs les plus populaires de Finlande.

(27) John Knittel (1891-1970) est l'auteur de pièces de théâtre et de romans (Capitaine West ; Thérèse Étienne ; Le Basalte bleu ; Le Commandant ; Via Mala ; Le Docteur Ibrahim ; Amédée ; etc). En raison de ses sympathies pour le IIIe Reich, il sera exclu de l'Association des Écrivains Suisses...

(28) Originaire du nord de la Norvège, Lars Hansen (1869-1944) est l'auteur de romans (ISpitsbergens void ; Jens Sørskar ; En havets søn ; Hvalrossen av Tromsø ; Beitsaren ; Kongen på Råsa ; Odin klarte det) qui seront pour la plupart traduits en allemand. Il était membre du Nasjonal Samling de V. Quisling.

(29) Linguiste de réputation internationale, Arturo Farinelli (1867-1948) fut professeur aux universités d'Innsbruck et Turin et membre de l'Académie d'Italie (1929). Il est l'auteur de nombreux essais (Die Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland in der Literatur ; Dante, Pétrarque et Boccace en Espagne ; Le romantisme dans le monde latin ; Lope de Vega en Allemagne ; etc).

(30) Latiniste de réputation internationale, Niculae I. Herescu (1903-1961) fut professeur d'université, fondateur et directeur de l'Institut Roumain d'Études Latines, président de la Fondation Culturelle Carol Ier et de l'Association des Écrivains Roumains. Il est l'auteur de nombreux essais (La poésie latine : étude des structures phoniques ; Bibliographie de la littérature latine ; Ovidiana ; Points de vue sur la

langue de Tite Live ; etc). À partir de 1944, il vit en exil, d'abord au Portugal puis en France

(31) Ion Sân-Giorgiu (1893-1950) est un poète (moderniste), un essayiste, un critique littéraire et un dramaturge, auteur de plusieurs pièces à succès (Masca ; Banchetul ; Fermeia cu două suflete). Membre successivement du Parti National Chrétien et du Front de la Renaissance Nationale, il sympathise ensuite avec la Garde de Fer. Émigré en 1944 et condamné à mort par contumace, il siégera au sein du gouvernement légionnaire en exil qu'avait fondé Horia Sima.

(32) Originaire de Transylvanie, József Nyírő (1889-1953) est l'auteur de romans et de nouvelles (Uz Bence ; Isten igájában ; Halhatatlan élet ; Néсна Küzdelem ; etc) très appréciés du public hongrois. Membre du mouvement des Croix Fléchées, il trouvera refuge en Allemagne puis en Espagne à la fin de la guerre.

(33) Lőrinc Szabó (1900-1957) est l'auteur de plusieurs recueils de poésie (Föld, erdő, Isten ; Kalibán ; Te meg a világ ; Régen és most ; etc) qui lui ont valu de nombreuses distinctions. Il est également le traducteur de Shakespeare, Baudelaire, Villon, Verlaine, Goethe, Kleist et Rilke. Il sera complètement exclu de la vie publique hongroise au lendemain de la guerre.

(34) D'origine autrichienne, Bruno Brehm (1892-1974) est l'auteur de plus de quarante romans et récits (Der lachende Gott ; Apis und este ; Das war das Ende ; Weder Kaiser noch König ; Tag der Erfüllung ; etc). Officier durant la Première Guerre mondiale, il sert à nouveau comme officier d'ordonnance (en Grèce, en Russie et en Afrique du Nord) durant la Seconde Guerre mondiale.

(35) Ancien boulanger, Stijn Streuvels (1871-1969) est un écrivain extrêmement prolix et très populaire auprès du public flamand. La plupart de ses récits et romans (Zomerland ; De oogst ; Openlucht ; Reinaert de Vos ; De werkman ; etc) décrivent la vie des paysans et des gens modestes en Flandre Occidentale. À deux reprises, S. Streuvels a manqué de très peu le prix Nobel de littérature.

(36) Très célèbre en Finlande, Maila Talvio (1871-1951) est l'auteur de très nombreux romans et nouvelles (Haapaniemen keinu ; Aili ; Juha Joutsia ; Kirjava keto ; Itämeren tytär ; Pimeänpirtin hävitys ; Silmä yössä ; Karjet, etc). Elle a par ailleurs traduit et adapté en finnois les œuvres de Mæterlinck et Andersen. Animatrice d'un salon littéraire réputé, elle est également connue pour avoir ardemment défendu la cause des Polonais et des Baltes.

(37) Médecin de profession, Hans Carossa (1878-1956) est l'auteur de poésie (Gesammelte Gedichte), de nouvelles et de romans, souvent autobiographiques (Eine Kindheit ; Verwandlungen einer Jugend ; Der Arzt Gion ; Rumänisches Tagebuch ; Geheimnisse des reifen Lebens ; Das Jahr der schönen Täuschungen).

(38) Ancien instituteur, Giovanni Papini (1881-1956) est l'auteur de recueils de poésie, d'essais (Storia della letteratura italiana ; Il crepuscolo dei filosofi ; Storia di Cristo), de nouvelles (Il pilota cieco) et de romans (Un uomo finito ; Gog ; etc). Il était également membre du tiers ordre franciscain et académicien.

(39) Les signataires allemands sont H. F. Blunck, H. Baumann, H. Carossa, Moritz Jahn, Herybert Menzel et Gerhard Schumann ; les signataires étrangers sont S. Kolar (Croatie), Jan de Vries (Pays-Bas), Svend Borberg (Danemark), F. de Pillecijn (Belgique), F. Popowa-Mutafowa (Bulgarie), Arvi Kivimaa et Örnulf Tigerstedt (Finlande), J. Chardonne (France), G. Papini (Italie), J. C. Hronsky (Slovaquie), E. Giménez Caballero (Espagne), L. Rebreanu (Roumanie) et J. Knittel (Suisse).

(40) Voir la traduction française des statuts citée par B. Delcord in « À propos de quelques "chapelles" politico-littéraires en Belgique (1919-1945 », Cahiers d'Histoire de la IIe Guerre mondiale, Bruxelles, Centre de Recherches et d'Études historiques de la IIe Guerre mondiale, N° 10, octobre 1986, p. 205.

(41) Voir Oliver Lubrich, « Comparative Literature – in, from and beyond Germany », in Comparative Critical Studies, 3.1-2 (2006), 47-67.

(42) Sur Panorama, voir Lionel Richard, Le nazisme et la culture, Paris, Maspero, 1978, pp. 290-292.

(43) Mika Waltari (1908-1979) est l'auteur de romans (Suuri illusio ; Kiinalainen kissa ; Vieras mies tuli taloon ; Fine Van Brooklyn ; Kaarina Maununtytär ; Sinuhe egyptiläinen ; Johannes Angelos ; etc) mais également de contes pour enfants et de pièces de théâtre. De nombreux textes de N. Waltari ont été traduits et adaptés au cinéma.

(44) Viljo Kajava (1909-1998) est l'auteur de quelques romans, de pièces radiophoniques et surtout de nombreux recueils de poésie (Rakentajat ; Murrosvuodet ; Tampereen runot ; etc). Il a fait ses débuts à l'extrême gauche de l'échiquier politique.

(45) Sven Hedin (1865-1952) est un célèbre géographe et explorateur. Il est l'auteur de récits de voyage (Le Tibet dévoilé ; Bagdad – Babylon – Ninive ; Persien und Mesopotamien ; Von Peking nach Moskau ; Rätsel der Gobi ; Der wandernde See ; etc), d'ouvrages autobiographiques (Mein Leben als Entdecker ; Eroberungszüge in Tibet ; Ohne Auftrag in Berlin) et d'ouvrages politiques (Ein Volk in Waffen ; Deutschland und der Weltfriede ; Amerika im Kampf der Kontinente). Sympathisant du IIIe Reich (bien qu'il eût des ascendants juifs), il interviendra à plusieurs reprises en faveur de prisonniers juifs et norvégiens et sauvera la vie de plusieurs d'entre eux. En 1946, il obtiendra également la grâce du général allemand Nikolaus von Falkenhorst qui avait été condamné à mort par un tribunal britannique.

(46) Avocat de profession, Mile Budak (1889-1945) est l'auteur de récits autobiographiques (Ratno robije ; Na vulkanima) et de romans consacrés à la vie des paysans croates (Ognjište ; Direktor Križanić ; Na Veliki Petak ; San o sreći ; Kresojića soj). Membre de l'Oustacha, ministre et ambassadeur de l'État Indépendant Croate, il sera condamné à mort et exécuté par les partisans de Tito. Voir C. Dolbeau, « Mile Budak, itinéraire d'un réprouvé » sur <http://euro-synergies.hautetfort.com/archive/2013/11/08/temp-bd4084d8309dec37480915bf93bde6df-5216585.html>

(47) Slavko Kolar (1891-1963) est l'auteur de scénarios, de livres pour enfants, de pièces de théâtre (Politička večera ; Sedmorica u podrumu), de textes autobiographiques et de nouvelles ou romans (Povratak ; Svoga tela gospodar ; Čizme ; Jesu li kravama potrební repovi ; etc). Il sera président de l'Association des Écrivains Croates. (48) Mihovil Klobučar (1883-1955) est l'auteur d'études et d'essais consacrés à l'histoire de la littérature (Dinko Ranjina i talijanski petrarkisti ; Povijest hrvatske književnosti do narodnogpreporoda ; Zadar kao književno središte).

(49) Milan Begović (1876-1948) est l'auteur de quelques romans et nouvelles mais il est surtout connu pour ses pièces de théâtre (Pustolov pred vratima ; Amerikanska jahta u splitskoj luci ; Gospođa Walewska ; Bez trećega) et son anthologie de la prose moderne (Hrvatska proza XX. stoljeća). Il sera exclu en 1945 de l'Association des Écrivains Croates.

(50) Dobriša Cesarić (1902-1980) est un traducteur, un compositeur de chansons (Knjiga prepjeva) et l'auteur d'une

dizaine de recueils de poésie (Lirika; Pjesme; Izabrani stihovi; Slap, izabrane pjesme; etc). Après guerre, il sera président de l'Association des Écrivains Croates et membre de l'Académie Yougoslave.

(51) Avocat de profession, Zvonko Milković (1888-1978) est l'auteur d'une anthologie de la poésie croate (Hrvatska mlada lirika) et de plusieurs recueils de poésie (Pobožni časovi; Pjesme; Krenimo u rano jutro).

(52) Ivan Goran Kovačić (1913-1943) est l'auteur de poèmes (Lirika 1932; Dani gnjeva). Rallié aux partisans communistes durant l'hiver 1942, il sera tué par des Tchétchiks serbes. Plusieurs de ses œuvres seront publiées après la guerre (Hrvatske pjesme partizanke; Ognji i rože; etc).

(53) À savoir Emilio Carrere, Alfredo Marquerie, Tomás Borrás, José Montero Alonso, etc.

(54) Emiel Buysse (1910-1987) est un journaliste nationaliste, auteur de nombreux récits et essais (Vlamingen; Miele keert terug; Sneeuw en houtrook; etc).

(55) Cyriel Verschaeve (1874-1949) est un prêtre catholique et un militant nationaliste. Poète, philosophe, essayiste et dramaturge, il est l'auteur de nombreux ouvrages (Judas; Maria-Magdalena; Jacob van Artevelde; Passieverhaal; De Kruisboom; Het Uur van Vlaanderen; Eeuwige gestalten; etc). Chef du Conseil culturel flamand en 1940, il se réfugie en Autriche à la fin de la guerre et sera déchu de la nationalité belge.

(56) Gerard Walschap (1898-1989) est l'auteur de pièces de théâtre, de nouvelles (Volk), de romans (Adelaide; Houtekiet; Een mens van goede wil; Sybille; Oproer in Kongo) et de contes pour enfants (De doot in het dorp; De kaartridder van Herpeneert). Il sera anobli (titre de baron) en 1975.

(57) Wies Moens (1898-1982) est un historien de la littérature, un poète et un pamphlétaire. Il est l'auteur de divers recueils de poésie (Gedichten; De tocht; Golfslag; De spitsboog; etc) et de quelques récits en prose (De dooden leven; Dertig dagen oorlog). Proche du mouvement solidariste (Verdinaso), il est condamné à mort par contumace, en 1945, et se réfugie aux Pays-Bas où il finira ses jours. (58) Antoon Thiry (1888-1954) est l'auteur de nombreux romans (Pauwke's vagevuur; Onder Sinte Gommarius' wake; De vader; Mijnheer van Geertrui zijn kerstnacht; De hoorn schalt; Gasten in 't huis ten have; De zevenslager; etc). Sympathisant du mouvement De Vlag, il sera condamné à trois ans de prison à la fin de la guerre.

(59) Voir Hedwig Speliers, « Le miracle de Weimar », in *Textyles hors série* N° 2 (1997), p. 167.

(60) Ancien aide-maçon, Pierre Hubermont (1903-1989) est un écrivain prolétarien qui fut membre du Parti Ouvrier Belge et prit part à la conférence des écrivains révolutionnaires (Kharkov, 1930). Il est l'auteur de plusieurs romans sociaux dont *Treize hommes dans la mine*, *La Terre assassinée*, *Les Cordonniers*, *Marie des Pauvres*, *L'Arbre creux*, et d'un témoignage sur les exhumations de Katyn (J'étais à Katyn, témoignage oculaire). Condamné à seize ans de détention pour collaboration, il sera remis en liberté en 1950.

(61) Ancien mineur de fond et militant trotskyste, Constant Malva (1903-1969) est un écrivain prolétarien. Il est l'auteur de divers contes et récits sociaux (*Un propr' à rien*; *Borins*; *Un ouvrier qui s'ennuie*; *Mon homme de coupe*; *Un mineur vous parle*; *Le Jambot*). Il sera condamné à une peine d'emprisonnement à la Libération.

(62) D'origine flamande mais d'expression française, Marie Gevers (1883-1975) est l'auteur de poèmes (*Missembourg*; *Les arbres et le vent*), de romans (*La Comtesse des digues*; *Madame Orpha* ou la sérénade de

mai; *Guldentop*; *La ligne de vie*; *Paix sur les champs*; *Château de l'Ouest*; etc), d'ouvrages sur la nature (*L'herbier légendaire*) et de contes et récits pour les enfants (*Les oiseaux prisonniers*; *Le Noël du petit Joseph*); elle a également traduit et adapté en français de nombreux récits néerlandais. En 1938, elle fut la première femme élue à l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Ses livres ont été traduits dans une dizaine de langues.

(63) Journaliste et ancien parlementaire rexiste, Pierre Daye (1892-1960) est l'auteur de très nombreux essais (*La politique coloniale belge de Léopold II*; *Le Maroc s'éveille*; *La Belgique et la mer*; *Beaux jours du Pacifique*; *Stanley*; *Guerre et Révolution*; *L'Europe aux Européens*; *Portrait de Léon Degrelle*; *Trente-deux mois chez les députés*; etc). Condamné à mort par contumace et déchu de la nationalité belge (1947), il vit après guerre en exil en Argentine où il finit ses jours.

(64) Guillaume Samsoen de Gérard est un traducteur d'origine liégeoise, membre du parti rexiste. Il est l'auteur d'essais (*Missions secrètes en Ukraine*; *Le comte de Tilly*).

(65) Joseph Mignolet (1893-1973) est un écrivain patoisant. Il est l'auteur de recueils de poésie (*Fleurs di brouwîres*; *Lès lâmes*), de pièces de théâtre (*Li vôte qui monte*) et de romans (*Vès l' lounûre*; *Li blanche dame*; etc).

(66) Sulev Jacques Kaja ou de son vrai nom Jacques Baruch (1919-2002) est un journaliste, spécialiste des peuples finno-ougriens. Diplômé d'esperanto et très attaché à la défense de l'Estonie (au point de prendre un pseudonyme estonien), il signe durant la guerre l'essai *Un an de bolchevisme dans les pays Baltes*, ce qui lui vaudra cinq mois de prison à la Libération. Après la guerre, il occupe divers emplois (horticulteur, ébéniste, antiquaire) et collabore à l'hebdomadaire *Tintin*; il aurait peut-être inspiré à Hergé le personnage du pilote Szut qui apparaît dans *Coke en stock*... Il est également l'auteur de *Légendes d'Estonie*.

(67) Örnulf Tigerstedt (1900-1962) est un écrivain finnois de langue suédoise. Il est l'auteur de poésie (*Vid gränsen*; *Block och öde*; *De heliga vägarna*; etc), d'essais (*Skott i överkant*; *Utan örnar*) et de textes politiques (*Statspolisen slår till*; *Hemliga stämplingar*).

(68) Tito Colliander (1904-1989) est un écrivain finnois de langue suédoise et de religion orthodoxe. Il est l'auteur de poèmes, de biographies, d'essais religieux, de pièces de théâtre et de romans (*En vandrare*; *Korståget*; *Förbarma dig*; *Taina*; *Ljuset*; *Grottan*; *Vis om är kvar*; etc).

(69) R. Brasillach, A. Bonnard, M. Jouhandeau et R. Fernandez sont excusés...

(70) Liviu Rebreanu (1885-1944) est un journaliste, un romancier et un dramaturge. Il est l'auteur de nouvelles (*Golanii*; *Mărturisire*; *Cântecul Iebedei*; etc), de romans (*Ion*; *Gorila*; *Jar*; etc) et de pièces de théâtre (*Cadrilul*; *Plicul*; *Apostolii*). Il a été directeur du Théâtre National et présidera (1940-44) l'Association des Écrivains Roumains.

(71) Henri Bruning (1900-1983) est un poète et un essayiste. Il est l'auteur des recueils *Het verbond* et *Fuga*, ainsi que de nombreux essais (Subjectieve

normen; *Verworpen christendom*; *Voorspel*; *Vluchtige vertoogen*; *Heilig verbond*; etc). Membre du mouvement solidariste (Verdinaso) puis du NSB, il sera condamné, à la fin de la guerre, à deux ans de détention et dix ans d'interdiction de publier.

(72) Svend Borberg (1888-1947) est l'auteur de poèmes (*Verdensspejlet*) et de pièces de théâtre (*Ingen*; *Cirkus juris*; *Synder og Helgen*). Il est le père de Claus von Bülow.

(73) Jozef Cíger-Hronský (1896-1960) est l'auteur de nouvelles (*U nás*; *Domov*; *Proctvo doktora Stankovského*; *Na križných cestách*; etc), de comédies

(Firma Moor ; Návrat) et de livres pour enfants (Janko Hrášok ; Sokoliar Tomáš ; Tri múdre kozliatka ; etc). À la fin de la guerre, il émigre en Italie puis en Argentine où il fonde l'Association des Écrivains Slovaques en Exil. Il présidera également le Conseil National Slovaque.

(74) Antonio Baldini (1889-1962) est l'auteur de récits (Nostro Purgatorio ; Amici allo spiedo), d'essais (Ludovico della tranquillità ; Fine Ottocento. Carducci, Pascoli, D'Annunzio e minori) et de carnets de voyage (La vecchia del Bar Bullier ; Italia del Bonincontro ; Melafumo ; Doppio Melafumo). Il est entré à l'Académie en 1939.

(75) Emilio Cecchi (1884-1966) est l'auteur de récits (Pesci rossi ; Messico ; Et in Arcadia ego ; Corse al trotto vecchie e nuove ; etc), d'ouvrages de critique d'art (Pittura italiana dell'Ottocento ; La scultura fiorentina del Quattrocento) et de critique littéraire (La poesia di Giovanni Pascoli ; Storia della letteratura inglese del secolo XIX ; I grandi romantici inglesi ; etc). Il a également été scénariste et producteur de cinéma. Il est entré à l'Académie en 1940.

(76) Giulio Cogni (1908-1983) est l'auteur d'essais sur la musique (Che cosa è la musica ; Le forze segrete della musica ; Wagner e Beethoven) et la philosophie (Saggio sull'Amore come nuovo principio d'immortalità ; Lo Spirito Assoluto ; Il razzismo ; I valori della stirpe italiana ; etc).

(77) Autodidacte, Enrico Falqui (1901-1974) est l'auteur de très nombreux ouvrages d'histoire de la littérature et d'anthologies (Scrittori nuovi ; Antologia della prosa scientifica italiana del Seicento ; La letteratura del ventennio nero ; Prosatori e narratori del Novecento italiano ; etc).

(78) Elio Vittorini (1908-1966) est l'auteur d'essais (La tragica vicenda di Carlo III ; Americana ; Diario in pubblico) et de romans (Piccola borghesia ; Nei morlacchi - Viaggio in Sardegna ; Conversazione in Sicilia ; Il garofano rosso ; Le donne di Messina ; etc). Rallié à la résistance antifasciste, il dirigera après guerre les quotidiens communiste L'Unità.

(79) Giaime Pintor (1919-1943) est un journaliste et un traducteur qui a collaboré à l'anthologie Teatro tedesco. Recruté par les services secrets anglais et envoyé en mission à Rome, il saute sur une mine le 1er décembre 1943. La plupart de ses essais et traductions paraîtront après sa mort (Poesie di Rainer Maria Rilke ; Saggio su la Rivoluzione di Carlo Pisacane ; Vathek di William Beckford ; Il sangue d'Europa ; etc).

(80) Edwin Erich Dwinger (1898-1981) est l'auteur de nombreux essais et romans (Der grosse Grab ; Die Armee hinter Stacheldraht ; Die zwölf Räuber ; Die letzten Reiter ; Zwischen Weiss und Rot ; Ein Erbhof im Allgäu ; Der Tod in Polen ; Dichter unter den Waffen ; etc). Hostile à la politique anti-slave du IIIe Reich, il soutient le général Vlassov et finit par être assigné à résidence et placé sous la surveillance du Sicherheitsdienst.

(81) Wilhelm Ehmer (1896-1976) est un journaliste, auteur de plusieurs récits à succès (Peter reist um die Welt ; Um den Gipfel der Welt ; Das Ringen um den Himalaya ; So werden wir gelebt ; etc). Son ouvrage consacré à l'alpiniste britannique Mallory et à la conquête de l'Everest avait été particulièrement salué par la critique.

(82) Wilhelm Schäfer (1868-1952) est un écrivain völkisch extrêmement prolifique. Il est l'auteur de dizaines de pièces de théâtre, nouvelles et romans (Der Hauptmann von Köpenick ; Die Zehn Gebote ; Rheinsagen ; Lebenstag eines Menschenfreundes ; Winckelmanns Ende ; Die rote Hanne ; Deutsche Reden ; etc).

(83) Georg von der Vring (1889-1968) est l'auteur de poèmes (Südergast ; Oktoberrose ; Der Schwan ; etc), de romans (Soldat Suhren ; Die Spanische Hochzeit ; Der Zeuge ; Argonnerwald ; Der Schritt über die Schwelle ; Frühwind ; etc) ainsi que de traductions de

Verlaine, Maupassant ou Francis Jammes. G. von der Vring a enseigné le dessin et il est également peintre. Ancien combattant de la Première Guerre mondiale d'où il était revenu résolument pacifiste, il était plutôt mal vu du régime nazi.

(84) Hermann Burte (1879-1960) est l'auteur de poésie (Alemannische Gedichte ; Ursula ; Das Heit im Geiste ; etc), d'une tragédie (Katte) et de romans (Wiltfeber, der ewige Deutsche). H. Burte était également un peintre et un spécialiste du dialecte alémanique.

(85) Irja Salla ou de son vrai nom Taju Birgitta Tiara Sallinen (1912-1966) est l'auteur de romans (Kaksi tietä ; Liisa-Beatan tarina ; Unissakävijä).

(86) À l'automne 1941, il y eut aussi un voyage en Allemagne de musiciens français et un autre de peintres et sculpteurs. Parmi les musiciens invités aux « fêtes Mozart » figuraient les compositeurs Florent Schmitt, Max d'Ollone, Alfred Bachelet, Marcel Delannoy, Marcel Labey, Gustave Samazeuilh, Arthur Honneger, mais aussi Jacques Rouché, Robert Bernard et Lucien Rebatet. Chez les peintres et sculpteurs figuraient Paul Belmondo, Charles Despiau, Henri Bouchard, Louis Lejeune, André Derain, Roland Oudot, Raymond Legueult, André Dunoyer de Segonzac, Maurice de Vlaminck, Kees van Dongen, Othon Friesz et Paul Landowski...

(87) Célèbre réplique tirée de la pièce Schlageter de Hanns Johst (v. note 21) et souvent associée aux dirigeants nazis.

(88) Juriste de formation, Hans-Friedrich Blunck (1888-1961) est l'auteur d'essais (Die nordische Welt) et de romans (Totentanz ; Berend Fock ; Die Weibsmühle ; Werdendes Volk ; Die Jägerin ; etc). Il s'intéresse particulièrement à l'histoire des peuples nordiques, au parler bas allemand, au panthéon germanique et aux sagas scandinaves. Il fut le premier président de la Chambre des Écrivains et n'était pas membre du NSDAP.

(89) Karl Heinrich Waggerl (1897-1973) est un écrivain autrichien. Il est l'auteur de nouvelles et récits (Das Wiesenbuch ; Feierabend ; etc) ainsi que de romans (Brot ; Schweres Blut ; Mütter ; etc). Il a également constitué une importante collection de photographies.

(90) Eugen Roth (1895-1976) est l'auteur de poésie et de romans (Ein Mensch ; Die Frau in der Weltgeschichte ; Der Wunderdoktor ; Der Fischkasten ; Der letzte Mensch ; etc). Ses ouvrages sont parmi les plus lus du monde germanique.

(91) cité par F. Bergeron, in Guide des citations de l'homme de droite, Paris, Editions du Trident, 1989, p. 60.

(92) Derrière le pangermanisme officiel des milieux dirigeants du IIIe Reich existaient de réelles tendances européennes dont témoigne par exemple le manifeste pour une « communauté européenne » que signe Ribbentrop, le 21 mars 1943. On sait que des dignitaires comme Walther Funk et Arthur Seyss-Inquart étaient favorables à un projet européen, de même que certains hauts fonctionnaires (Hans Frohwein, Cécil von Renthe-Fink, Walter Hallstein, Heinrich Hunke, Alexander Dolezalek).



La solitude de l'écrivain au fond du colloque

Avez vous déjà observé un écrivain durant un colloque à lui consacré ?

A mesure que son visage se déride ou décompose au fil des œuvres, on peut enregistrer tout l'arc-en-ciel des passions et des émotions suscitées par les réunions d'universitaires : de l'exaltation à l'ennui profond en passant par la stupéfaction amusée et la sidération attristée. On en a connu qui ne comprenaient rien à ce qui se disait sinon qu'il y était question de leurs livres – ce qui était déjà un exploit eu égard à la phraséologie, les échanges ayant pourtant lieu en français, semble-t-il. Avec un peu de chance, un éclair filtrera à un moment qui éclairera les zones d'ombre de son livre, lui expliquera ce qui lui demeurerait inexplicable de ses propres intentions, ce dont il saura éternellement gré à ses entomologistes.

Le colloque international qui s'est tenu la semaine dernière à Paris organisé par le Français Marc Dambre, l'américain Richard J. Golsan et le britannique Christopher D. Lloyd s'intitulait « Après Vichy : l'écriture occupée » ; les communications furent denses et diverses, les tables rondes fécondes ; mais un après midi était consacré à revenir sur le passionnant livre de Laurent Binet *HHhH* (Grasset/ Le Livre de Poche). Couronné du Goncourt du premier roman, plébiscité par une bonne partie de la critique et le public, poursuivant désormais sa carrière à l'étranger, il racontait l'enquête d'un écrivain sur les traces des partisans qui assassinèrent Reinhard Heydrich, second de Himmler à la tête de la SS, protecteur-adjoint du Reich en Bohême-Moravie, le 27 mai 1942 à Prague. Deux communications étaient prévues au colloque. Invité à y assister, Laurent Binet entra dans la salle alors que la première venait de commencer. Peter Tame, professeur à Queen's University (Belfast), spécialiste de la représentation du fascisme et du communisme dans la fiction française, biographe et traducteur de Robert Brasillach et d'André Chamson, exposait dans un excellent français les réflexions que lui avaient inspiré la lecture de *HHhH* sur le thème « Ceci n'est pas un roman ». Le ton était donné. Il ne souffrait aucune ambiguïté. Plus il avançait, plus il mettait l'œuvre en pièces, calmement mais fermement. Selon lui, tout n'y était que doute et confusion, flou et inconsistance, digressions intempestives et détails superflus, statut flou du « je » et ingérence gratuite du narrateur, égocentrisme et états d'âme... Bref : « *une vaste supercherie dans le genre du roman car il y a peu d'inventivité et peu de vraie création littéraire.* » Fermez le ban.

C'est peu dire que l'universitaire chevronné piétina le primoromancier. Son pilonnage fut méthodique, même s'il lui accorda quelques qualités. Surtout, il le rendit hautement coupable d'avoir transgressé les frontières du genre « roman ». Condamné, Binet, qui avait discrètement pris place contre le mur du fond, se retrouvait relégué au rang infamant des polémistes. Alors l'assistance, mue par un même élan compassionnel, se retourna pour lui exprimer sa sympathie, d'un mot ou d'un regard, tandis qu'une *grouille* à ses côtés tachait de le consoler. Quelques voix universitaires s'élevèrent dans la salle pour prendre spontanément sa défense. Jacques Lecarme rappela que depuis 1950, il n'avait échappé à personne que roman était le lieu de l'indétermination générique et désormais celui de l'hybridation. Certains questionnèrent le « procureur », qui se voulait plutôt provocateur, sur sa « posture d'énonciation » (ah, que c'est dur à entendre ! mais enfin, on croit comprendre de quoi il s'agit) tandis que d'autres avouaient leur fascination pour le rythme que l'accusé avait su trouver grâce la fragmentation de son récit. « *Tant de sollicitude compensait le moment très désagréable que je venais de passer*, confia Laurent Binet. *J'ai voulu faire bonne figure tout en me demandant ce que je faisais là. Je me suis retenu de me défendre.* ». En effet, c'eût été inélégant qu'il ramenât sa fraise. Le fossé entre eux était tel qu'ils se seraient attendus en vain à la sortie. D'un côté, un romancier dont l'œuvre plaide pour sa liberté de l'esprit, revendiquant que le narrateur et l'auteur ne font qu'un, soulignant qu'aucun détail n'est jamais gratuit dans un roman ; de l'autre un professeur l'enfonçant à mesure qu'il exaltait la réussite des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, considérant que la question du mal est centrale dans les deux livres alors que les rapports entre le réel et la fiction l'est dans *HHhH*, et s'efforçant de cerner les frontières du genre romanesque – mais pourquoi vouloir absolument les fixer alors qu'il y a déjà quatre siècles Cervantès invitait déjà les romanciers à s'affranchir des règles et des limites ? Ayant posé ensuite la question à Peter Tame, celui-ci m'a répondu que la liberté du romancier ne saurait être totale :

“Je crois que les auteurs contemporains envahissent leurs œuvres d'une façon parfois indécente. Je lis Le Dernier des justes d'André Schwarz-Bart en ce moment et je n'y trouve rien de ces états d'âme que l'on trouve dans HHhH. Je sais que ce n'est qu'un roman parmi beaucoup, mais je pense que l'on pourrait faire le même type de comparaison avec les romans de Camus, Sartre ou Malraux, etc. Votre question me fait penser au soi-disant 'nombriisme' des écrivains français de notre époque. Pourtant, ils ne sont pas tous ainsi – voir par exemple Les Bienveillantes qui est 'nombriiste' d'une autre façon (c'est le narrateur fictif qui est nombriiste !), Le Rapport de Brodeck de Philippe Claudel, ou L'Origine de la violence de Fabrice Humbert. Il est vrai, par contre, que Berg et Beck de Robert Bober se rapproche un peu de HHhH dans ce contexte.”

Entre les deux, il y eut finalement l'américain Van Kelly, le second contributeur. Par son brillant éclairage rhétorique, il donna la clef du livre, expliquant qu'il ne relevait pas de l'épique ni du narratif mais de l'épidictique, discours qui loue ou blâme. « *Il m'a tout appris du concept d'hypnoénumératif, cette énumération envoûtante pour le lecteur. Cela me sera très utile pour mon prochain livre* » reconnaît le romancier. Non pas le récit de l'intérieur de la campagne

électorale de François Hollande (*Rien ne se passe comme prévu*, le 22 août chez Grasset), encore que celui-ci soit devenu un prince de l'anaphore, mais le roman à venir, sur le pouvoir de la rhétorique, justement. Au fond, Laurent Binet a bien fait de venir entendre parler de lui. Pour le meilleur et pour le pire.

Deux figures de l'intellectuel de droite

La parution, coup sur coup, dans une même collection, des biographies de Dominique De Roux et Thierry Maulnier, deux figures intellectuelles assez oubliées, appartenant par leur parcours, leurs convictions et leurs valeurs à ce qu'il convient d'appeler la Droite au sens large, est un pari risqué. On ne sait en effet si le lectorat va se précipiter sur ces biographies déjà anciennes, qui ressortent néanmoins en un temps où l'histoire des intellectuels s'est enrichie, depuis Michel Winock et Jean-François Sirinelli, d'une meilleure prise en compte de la place des droites dans le paysage de la pensée des années d'après-guerre. On peut cependant douter d'un engouement soudain, et c'est une raison supplémentaire et paradoxale pour consulter ces ouvrages au plus vite avant qu'ils ne soient peut-être plus publiés car ils apportent un éclairage qu'il faut bien qualifier d'historique sur la fonction littéraire dans le champ intellectuel de la droite française au XX^{ème} siècle.

Peu importe que Jean-Luc Barré, biographe renommé de Mauriac et Maritain, ancienne plume de Jacques Chirac, et Etienne De Montety, directeur du *Figaro littéraire* soient avant tout des spécialistes de la chose littéraire et aient voulu présenter des auteurs qui, avant tout, partageaient l'appétence de leur temps pour la poésie, la fiction et le style. Leurs héros partagèrent également, et c'est ce qui nous concerne ici, la passion intellectuelle de l'engagement – parfois distancié cependant – et c'est sous cet angle que nous chercherons à saisir, à travers eux, la figure méconnue et marginalisée de l'intellectuel de droite des années Sartre-Camus.

Il est révélateur, dans la période qui est la nôtre, qu'une telle politique éditoriale soit mise en place. On constate, peu à peu, qu'au fur et à mesure que la gauche peine à produire des idées neuves et délaisse Gramsci et l'art politique pour aborder sous l'angle technique les problèmes contemporains, qu'au fur et à mesure qu'elle perd du terrain dans le monde intellectuel où tant de penseurs se retournent contre elle et la désertent, que les historiens eux-mêmes semblent désormais réévaluer à la baisse l'importance de sa domination des années d'après-guerre.

Si l'on a sans doute péché par ignorance et esprit partisan en la posant comme monopolistique dans l'art de penser le monde, les deux biographies qui nous sont livrées ne changeront néanmoins pas le fait que la gauche ait pu dominer la scène intellectuelle par son goût et sa capacité à ériger des systèmes et des grands récits du monde. Les deux auteurs qui nous sont présentés illustrent, a contrario, une caractéristique de l'intellectuel de droite qui est de ne pas posséder, précisément, de grille d'analyse totalisante. Ceci l'amène conséquemment à adopter une stratégie de franc-tireur. S'il appartient à une famille, c'est par défaut plus que par choix, par refus plus que par élection ou dilection.

Sans doute, certains esprits ironiques et anticonformistes se retrouvèrent dans cette droite qui se définissait en ce temps surtout comme une non-gauche. Il demeure indéniable que les esprits les plus puissants et les plus systématiques ont épousé, souvent à travers la puissante machinerie du marxisme, le destin de la gauche. D'autant que celle-ci, loin du pouvoir, pouvait remplir une fonction critique et théorique. La droite, devenue conservatrice et liée aux institutions en même temps qu'elle avait franchi le rubicon de l'acceptation définitive de la République, n'était en aucune de ses factions capable d'assumer ce rôle, sauf à renouer avec un extrémisme définitivement déshonoré par Vichy et ses séides. S'il a longtemps été partial et injuste d'ignorer ce pan de notre histoire intellectuelle, il serait tout aussi faux, par un effet de balancier, de le surcoter à l'avenir. Ces mouvements participèrent de l'histoire des idées mais ils n'eurent évidemment pas l'impact idéologique des totems de l'époque, Sartre, Camus, Aragon.

Présentons brièvement les deux écrivains : l'un, Maulnier, né Jacques Talagrand est une figure que l'historien qualifiera de "sirinelliste" tant elle se situe au croisement de la problématique des deux grands ouvrages que rédigea ou dirigea J.-F. Sirinelli. En effet, Maulnier fait partie de cette mystérieuse promotion de l'ENS à contre-courant de l'atmosphère républicaine d'Ulm, qui donna à la droite et surtout à l'extrême droite des figures de proue.

Il fait également partie de ces intellectuels d'*Action française* qui ne parvinrent jamais à renier totalement leurs idéaux de jeunesse et pour lesquels l'enseignement de Maurras demeura une sorte de boussole tout en se coulant dans le moule d'une droite assagie et quelque peu embourgeoisée. Pourtant Maulnier, malgré certaines ambiguïtés, n'a clairement pas collaboré avec l'ennemi : il chercha

même dès 1942 à intégrer un réseau de résistance et rendit quelques menus services tout en continuant à écrire dans *l'Action française*. Il n'a pas sombré dans le déshonneur total de ses condisciples Brasillach ou Bardèche, ce qui lui a permis de demeurer écouté et de devenir une figure importante de la presse de droite, du *Figaro*, dont il fut une des grandes signatures avec Aron.

Si Maulnier fut un intellectuel installé, aurolé du brevet de la rue d'Ulm, si l'on peut ainsi rapprocher culturellement ce dernier de Montherlant et de Maurras comme figure d'un jansénisme agnostique et d'un catholicisme positiviste et politique, il en va différemment de Dominique de Roux. Ce dernier est une figure plus marginale, ayant pour sa part échoué au baccalauréat, et ne présentant nullement les stigmates ou les lauriers, selon le point de vue, de la réussite scolaire. De Roux est un personnage malrucien et célinien tout à la fois, une sorte de gnostique converti au gaullisme, un aventurier à la phrase cinglante et lapidaire, qui fut proche d'Abellio et attiré par un ésotérisme hermétique. Il alla jusqu'à frayer avec le diable, qu'il se nommât Julius Evola ou Ezra Pound, avant de revenir aux horizons plus concrets et de chanter le style du Général De Gaulle à l'opposé du triste pamphlet de Jean-François Revel.

On trouvera chez de Roux des caractéristiques que résume le titre d'un de ses ouvrages les plus connus et les plus forts: *Immédiatement*. Un goût de la vitesse et de la malséance, une certaine tendance à la provocation et au refus des modes et théories en vogue du milieu littéraire. Tout cela s'accommode de la création d'une des revues les plus influentes de son temps, qui demeure un modèle du genre : *Les Cahiers de l'Herne*. De Roux ne s'est jamais soucié des chapelles politiques et représente cet anarchisme de droite aristocratique et populaire tout à la fois, qui demeure fasciné par la figure du héros, qu'il soit grand homme ou génie littéraire, chef de guerre ou poète maudit.

On ne les lit certes plus guère, sans que l'on puisse d'ailleurs toujours crier à l'injustice, même si certains textes de De Roux méritent le détour et si le *Racine* de Maulnier demeure ce qu'on a écrit de mieux avant Barthes. Certains esprits rétifs au structuralisme diront même qu'il le demeure depuis. Ces deux biographies sont néanmoins idéales pour nous poser la question suivante : que signifiait être un intellectuel de droite aux temps où Jean-Paul Sartre régnait sur Saint-Germain-des-Prés ?

Dialogues de l'apollinien et du dyonisiaque

D'une part, un méta-gaullisme mâtiné de prose célinienne, d'autre part un classicisme racinien à l'économie de moyens toute janséniste : les influences littéraires des deux hommes paraissent ainsi rigoureusement opposées et répondre à deux logiques du rapport de l'art à la vie.

Maulnier, qui publia en son temps un livre sur Nietzsche, est ainsi l'incarnation d'un idéal apollinien qui trouvait sa traduction dans son imaginaire politique certainement dans la prière sur l'acropole de Maurras. Le classicisme grec a pu servir de modèle à ces zélateurs de l'ordre, oublieux pourtant de la nécessaire modération, du point d'équilibre, la *phronesis* propre à cette culture.

La rigueur racinienne et pascalienne lui est également une source de réflexions littéraires et philosophiques. Littéraires, d'abord, car l'un comme l'autre, par une économie de moyens et un sens du clair-obscur, appartiennent à ce Grand XVIII^e siècle qui demeure dans l'histoire intellectuelle des droites une référence, non seulement comme cette autre apogée du classicisme succédant à l'univers grec, mais encore comme ferment de revendication de la liberté de l'individu contre l'Etat à travers le jansénisme. Qu'un grand intellectuel de droite contemporain comme Marc Fumaroli ait trouvé dans l'iconographie et la pensée de ce temps un fil conducteur à sa réflexion, ou qu'un vieux maurassien comme Pierre Boutang ait consacré à La Fontaine un essai sur sa politique montre la permanence d'une nostalgie de l'âge classique à droite.

Chez Maulnier, le classicisme, c'est bien sûr, et avant tout, une incarnation du génie national et Racine, le prophète de ce génie. Quand Maulnier parle de Racine, il faut le prendre au mot, il parle de la France, celle qui a un caractère propre lié à une histoire et une géographie physique, celle que De Gaulle va marier de force avec la République par la grâce de la Libération et du récit de la résistance. Il parle aussi, et surtout, de cette attitude morale qui fonde le classicisme, cette volonté de s'affirmer à travers la règle et l'économie de moyens tout en posant l'individu isolé. Lukacs aurait dit que Maulnier avait une vision bourgeoise du Grand Siècle comme époque par excellence de la naissance de l'individu à travers le sujet et l'ego comme problème. Pascal lui sert à poser le sujet métaphysique face à l'infini et à infirmer que l'on puisse partir néanmoins d'autre chose que d'un moi rendu haïssable pour penser le monde. Il y a le sujet et il y a la loi, la règle, et de ces deux extrêmes et de leur conciliation naît le classicisme et un modèle de société fondé sur l'individualité et l'ordre.

La dialectique du sujet et de la règle est au coeur de cette esthétique qui se déploie premièrement dans les oeuvres de Malherbe et trouve son accomplissement dernier chez Baudelaire, grand conservateur politique. Il s'agit toujours de couler l'individu dans le contenant d'une discipline poétique et d'en organiser la fusion dans l'oeuvre. La soumission commune à la règle permet alors de marquer la distinction et de hiérarchiser l'individu, soumis cependant à des conditions similaires d'exercice de l'art. Intellectuel passéiste, Maulnier demande ainsi à la littérature de remplir une fonction contradictoire qui est de conserver et d'affirmer tout à la fois, de singulariser en unifiant. De cette tension naît finalement cette passion du style comme accomplissement d'un auteur et dépassement de la règle, différenciation au sein de l'identique. Maulnier demeure du côté de chez Proust, Flaubert ou Saint-Simon, dans l'approfondissement de la forme, dans le frayage méthodique d'une voie.

Au contraire, intellectuel dyonisiaque qui donne aux vertus de l'ivresse des cimes tout leur prix, De Roux est dans l'affirmation du style comme brisure, coupure, voire sécession. Il est du côté de la déstructuration de la forme par laquelle passe la vraie affirmation du sujet ; il est l'homme des thématiques fortes, de la "pornographie" gombrowiczienne, du délire célinien ou de l'imprécation inspirée d'un Bernanos. Altruiste en matière littéraire, autant que profondément égotiste en privé, découvreur de talents et laudateur des grands hommes, De Roux construit à travers l'oeuvre des autres sa propre légende.

Question de tempérament, il aimera toujours les aventuriers déçus, les perdants même lorsque leur cause est indéfendable. Au fond, l'écrivain fétiche de De Roux aurait pu être Von Salomon. D'où, on l'ignore trop, une admiration profonde pour Jean Genet, styliste et réprouvé, qu'il fréquenta régulièrement, le reconnaissant à juste titre comme un des grands du XX^{ème} siècle.

Baroque, de Roux l'est par ses formules légèrement ampoulées, qui possèdent une dimension de mise en scène et d'artificialité. Il l'est aussi par son caractère virevoltant, ses retours sur lui-même permanents et son enthousiasme. Il ne pouvait que rencontrer Céline, ce baroque ultime, qui, à travers ses phrases courtes et ses points de suspension, n'a jamais fait que développer des motifs torsadés, retournés, dérivés, déformés pour construire un monumental ensemble. Il l'est également par son souci de "prendre congé" – le mot est de lui – et de repartir toujours d'un point nouveau. Le contrepoint serait la technique musicale qui dépeindrait le mieux De Roux dans un questionnaire de Proust.

Son goût du voyage, sa découverte des nouveaux mondes, son amour du Portugal et de l'Afrique lusophone est un témoignage indéniable de la vocation de découvreur de cet internationaliste de droite au pays de l'architecture baroque la plus indomptée. Chez lui, rien d'enraciné ni d'embourgeoisé, mais rien non plus de la communion des romans du Malraux d'avant-guerre ou de la gravité métaphysique des essais ultérieurs. Le cavalier De Roux ne goûte guère les vertus théologales athées du ministre de la Culture du Général, dont tant de choses auraient pu le rapprocher, et envers lequel il demeurât toujours d'une roserie certaine.

Sa fascination pour les marges, et d'abord les marges politiques, le verra se faire traiter de fasciste. Mauvais procès, cependant. Il est surtout très indifférent aux à-côté de la littérature, quitte en effet à être frappé d'une certaine insouciance coupable.

C'est l'un des points communs entre les deux hommes : cette facilité à s'affranchir du poids de l'histoire, cette légèreté qui finit souvent par s'apparenter à une forme d'inconscience ou d'indifférence qui avoisine la cécité. Continuer à écrire dans l'*Action française* en 1944 ou louer Julius Evola procèdent de cette forme d'esthétisation pure et détachée qui est le revers de leur attitude et de leurs idées. Comme Gide, ils sont effrayés par ceux qui osent placer quelque chose au-dessus de la littérature. On les trouvera par exemple, à la différence d'un Maurice Blanchot, imperméables au retour sur soi et surtout indifférents à la question de la culture après Auschwitz. Il y a ainsi chez De Roux, dans sa volonté de publier intégralement Céline, une volonté consciente de sacrifier l'histoire et l'éthique sur l'autel quelque peu païen d'une esthétique pure. Sacrifice qui avait pu mener certains, il est vrai, au fascisme. Toutefois De Roux est de cette droite trop aventurière et libertaire pour être raciste, ce qui la limiterait dans l'affirmation de sa liberté par des entraves à la pensée.

L'écrivain de droite a une dimension amoralité qui a ses charmes : elle lui ôte tout sectarisme et lui permet de naviguer dans des eaux plus diverses, plus troubles et sans doute plus stimulantes. Mais elle lui ôte également un certain sens du tragique et surtout de la responsabilité ou de l'histoire. Tout ce qui fait que l'on aime Michelet ou Malraux pour ce surcroît de passion et ce besoin de justice.

C'est à la lecture de ces deux biographies quelque chose qui frappe quelque peu négativement : on perçoit une certaine absence de compassion, une capacité d'indifférence qui confine à l'insensibilité.

Dans ces parcours, il y a quelque chose du hussard de Giono qui parcourt un territoire gagné par le choléra, à la fois désinvolte et soucieux de jouir de l'instant, persuadé que la mort gagne de toute façon, secrètement réjoui d'être vivant au sein des décombres.

Déploration des temps et affirmation du Moi

Entre les deux hommes, il n'existe cependant pas que des oppositions de styles ou d'idées : il existe aussi un socle commun qui permet de comprendre le rapport étroit qui unit droite et littérature dans l'imaginaire culturel de celle-ci. Faut-il rappeler ici que ni Proust, bien que dreyfusard, ni Céline, bien qu'anarchisant, ne furent des hommes de gauche, et que la littérature française du siècle dernier connut ses plus grands critiques à droite, comme Léon Daudet.

Alain-Gérard Slama soulignait avec brio la fonction politique de la littérature au sein des droites dans son article devenu classique intitulé "Portrait de l'homme de droite" qui allait clore, comme un signe, à travers le rapport entre politique et littérature, cet indispensable ouvrage. Son analyse montrait que l'intellectuel de droite porte ainsi avant tout autre signe celui du deuil des anciennes communautés organiques, et ce, depuis Joseph de Maistre. C'est là sa fonction majeure : s'inquiéter de la disparition de son monde, traquer les dérives du progrès, préserver ce qui peut être sauvé du désastre. Or, le sentiment d'effondrement, qu'il soit vécu dans la catastrophe et la débâcle de Sigmaringen pour Céline ou dans le vieillissement des êtres en milieu bourgeois chez Proust, à travers sa remémoration impromptue du passé, a partie liée avec cette vocation politique de conservation. Cette dernière implique une forme poétique, littéraire de déploration. La littérature de droite est naturellement décliniste, spenglerienne, rien ne lui est plus étranger que la conception linéaire du progrès ni même que la survenance messianique d'une révolution salvatrice. Cette pensée d'après-guerre n'a plus l'énergie barrésienne. Au contraire, elle est sceptique par essence. Dans notre époque qui ressent parfois à juste titre un effilochage supplémentaire des liens qui nous unissent sous les effets de diverses dérégulations économiques, sociales ou institutionnelles, ces thématiques semblent adopter davantage l'air du temps que la croyance aux lendemains qui chantent et au lyrisme de cet écrivain de gauche par excellence qu'est Victor Hugo.

Il s'agit donc d'une littérature à vocation mélancolique, quels qu'en soient les thèmes et les formes. Pour prendre une métaphore musicale, elle s'étend du *tombeau* au *dies irae*. Elle confond la corrosion du temps sur les êtres, l'irréversibilité des choix avec le sentiment de perte collective des habitudes, des rites ou croyances qui fondent la communauté. Quand Brasillach écrivait "comme le temps passe", il représentait, par cette phrase banale transformée en récit, l'essence de la littérature de droite et sa tentation esthétisante qui, chez lui, mourut en un engagement fascisant. Ces auteurs savent évoquer avec un talent évidemment bien supérieur au commun des mortels ce banal réflexe, mais on peut se demander si cet horizon limité n'a pas aussi représenté la frontière qui séparait précisément le talent du génie chez nombre d'entre eux.

Il s'agit également, derrière deux paravents de différentes formes et couleurs, d'une manière assez semblable d'affirmer l'individu face au groupe ou à la masse, de hiérarchiser le monde et de revendiquer la figure du héros plus que du sage ou du saint. Pour eux, la littérature est fondamentalement une aristocratie des âmes bien nées qui nécessite une critique du jugement. L'importance de la critique littéraire chez ces deux auteurs nous ramène à son rôle cardinal dans ce mouvement conservateur qu'est le romantisme. Cela nous ramène ainsi à ce rôle de la critique comme ordonnancement d'une hiérarchie des oeuvres, des styles et des hommes. Eduquer le goût, c'est sauver, rendre inaltérable une permanence du passé ou ancrer dans le classique ce qui se présente comme nouveau. Claudel, critique et laudateur de Rimbaud, est une figure de ces auteurs aspirant à faire du modernisme révolutionnaire un sujet de statuaire classique. Ceci explique aussi, chez Maulnier comme chez De Roux, ce rôle fondamental de critique ou d'éditeur comme un rôle de prescripteur et donc de "précepteur des Humanités".

Portraits de l'Intellectuel de droite en Janus

Un mot pour conclure sur la valeur des deux livres eux-mêmes qui, en plus de nous aider à réfléchir sur cette passionnante question du rôle de l'intellectuel de droite, présentent une valeur qui leur est propre.

Il faut convenir toutefois d'une certaine disparité entre ces deux écrits qui ne s'explique pas uniquement par la vie plus conformiste de Maulnier. De Montety, dans sa préface, évoquait avec une

grande justesse que son héros ne devait pas tant être apprécié pour son oeuvre que comme témoin d'un certain type d'intellectuel d'une époque. Son personnage requiert de la profondeur d'analyse et de la mise en perspective, ce qui était en effet théoriquement le bon moyen de nous captiver.

Force est de constater que son programme n'a pas toujours été suivi d'effet et que cette biographie bien écrite se révèle trop linéaire et événementielle, à défaut de problématiser et de contextualiser de manière suffisante. La préface résonne de ce fait un peu comme un long regret. En outre, on passe un peu vite sur les engagements les plus gênants de Maulnier. On sent un peu de poussière remise sous le tapis, car ceux qui connaissent les revues d'avant-guerre où collaborait le chroniqueur du *Figaro* peuvent difficilement croire en un portrait parfois trop édulcoré d'un homme qui à cette époque expliquait : "Nous nous sentons plus proche d'un national-socialiste allemand que d'un pacifiste français". Néanmoins, quelques excellents passages peuvent être soulignés, comme cette description d'un Maulnier incarnant l'aile la plus sociale, proche du cercle Proudhon, d'une *Action française* radicalisée. On s'aperçoit d'ailleurs que c'est Maurras lui-même qui limita l'expression de cette frange qui effrayait les bourgeois.

Quant à Jean-Luc Barré – ce n'est pas une surprise tant son talent de biographe est reconnu –, il parvient encore une fois à entrelacer un récit passionnant et profond avec de nombreux extraits d'oeuvres ou de lettres puisées aux meilleures archives. Le travail d'écrivain et d'historien est irréprochable mais le personnage de De Roux est trop franc-tireur, trop aventurier pour qu'à travers lui on puisse tamiser une époque, un milieu, un parti. On ne discernera à travers son destin individuel que lui-même. Et disons-le, Jean-Luc Barré n'arrive pas totalement à nous convaincre de l'importance de l'écrivain ni à rendre son héros toujours très attachant, tant le narcissique De Roux, sorti de la rédaction des *Cahiers de l'Herne*, ne semble capable d'appréhender l'autre qu'à travers le récit de sa propre légende. Difficile de pleinement aimer De Roux quand on aime Malraux, et réciproquement. On croisera certes également l'atmosphère un peu kitsch et pompidolienne du sartrisme finissant, fait de nouveaux philosophes, d'écrivains flamboyants et médiatiques comme Jean-Edern Hallier ou Philippe Sollers, de maoïstes germanoprats et de situationnistes divers et variés. Tout cela n'est ni assez récent ni assez ancien pour nous convaincre que l'époque était autre chose que ludique. C'est d'ailleurs une des clefs de l'engagement ultérieur de De Roux auprès de Jonas Savimbi, cette volonté de donner consistance à un destin dans une époque qui n'était, au fond, pas très sérieuse.

A travers ces deux biographies, on mesure l'importance considérable et toujours active, toujours sous-jacente, de la pensée de l'*Action française* dans l'imaginaire intellectuel des droites et aussi comme modèle de groupe d'opinion développant à la fois une politique, une morale et surtout une esthétique. Certes, De Gaulle lui-même ne fut selon certains qu'un maurrassien qui aurait accepté finalement la République, mais de ces deux biographies ressort clairement l'impact qu'imprima à la formation de l'esprit des intellectuels de droite la *doxa* et, dans le cas De Roux, les réseaux familiaux et relationnels du mouvement monarchiste.

Une histoire sociale des intellectuels de Droite reste à écrire, mais nous avons là certainement deux pierres d'angle possibles pour la construction d'une définition historique et sociologique d'un idéal-type, pour la France du XX^{ème} siècle tout du moins.

Frédéric Ménager-Arany, blog *nonfiction*, 12 juin 2013

EN BREF

A quoi bon des "poètes" en France ?

Communiqué de presse de SOS Racisme : « LE PEN : LE "POÈME" DE LA HONTE »

« Brasillach apparaît bien comme un être double, ce que me disait à sa façon Pierre Vidal-Naquet : "Pour *Je suis partout*, douze balle dans la peau. Mais pour l'*Anthologie de la poésie grecque*, l'Académie française"... » (François-George Maugarlone, « Le désastre Brasillach », *Sources incertaines*, Paris, Grasset, octobre 2011, p.101).

Samedi 25 février 2012

Alice Kaplan *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, 2001, 305 p.

Spécialiste des intellectuels d'extrême droite [1], Alice Kaplan a choisi d'étudier, dans ce nouvel ouvrage, le procès de Robert Brasillach. Représentatif, dans la mesure où Brasillach fut jugé pour « intelligence avec l'ennemi », selon l'article 75 du Code pénal, ce procès est aussi unique, selon l'auteur, en raison de la réputation de l'accusé comme écrivain et ancien élève de l'ENS. L'étude s'appuie sur un certain nombre de sources inédites : les papiers Jacques Isorni (archives de l'ordre des avocats), les papiers personnels du commissaire du gouvernement Marcel Reboul, les interrogatoires de Brasillach par la police (archives de police), son dossier de demande de grâce (le dossier d'instruction du procès étant presque vide pour des raisons non élucidées), ainsi que sur des entretiens avec des témoins. Cependant, l'apport du livre tient moins dans le renouvellement des connaissances sur un sujet déjà bien balisé que dans sa manière d'aborder le procès par le prisme de la biographie de ses protagonistes. Parti pris original, et qui contribue à l'agrément de la lecture, mais qui est, disons le d'emblée, contestable d'un point de vue méthodologique. On y reviendra au terme de cette présentation.

La trajectoire de R. Brasillach est à présent bien connue. Boursier en tant que pupille de la nation – son père, officier, a été tué en 1914 –, reçu à l'ENS en 1928, il a échoué à l'agrégation. À cette époque, il était déjà engagé dans une carrière intellectuelle plus brillante que le professorat : celle de journaliste, de critique et d'écrivain. Chroniqueur littéraire à l'*Action française*, il fit partie de l'équipe de *Jesuispar-tout*, qui rompit avec Charles Maurras en 1934 et évolua vers le fascisme. Il en devint le rédacteur en chef en 1937. L'itinéraire de Brasillach illustre bien le paradoxe du fascisme français qui se voulait nationaliste tout en admirant les régimes étrangers. Admirateur de Hitler, en qui il voit un poète, un chef d'orchestre wagnerien, il élabore une conception du fascisme qui s'appuie plus sur la critique littéraire que sur la politique ou l'économie. Son antisémitisme est manifeste dès les années 1930.

Fait prisonnier pendant la drôle de guerre, Brasillach est libéré sur la demande officielle de

l'ambassade allemande à Paris, qui avait établi en octobre 1940 une liste d'idéologues français susceptibles d'aider la cause nazie. Ayant repris la rédaction en chef de *Je suis partout*, dont l'équipe a opté pour l'ultra collaborationnisme, il y représente la tendance nationaliste, restant fidèle au maréchal Pétain comme à Maurras, tout en participant aux incessantes attaques du journal contre les Juifs, les francs-maçons, les communistes, les gaullistes. Comme sa libération de captivité (dont les vraies conditions n'étaient pas connues à cette époque), les raisons de son départ du journal lors de la chute de Mussolini en septembre 1943 ont fait l'objet d'un débat lors du procès : l'avait-il quitté par « patriotisme » ou par peur, au moment où il devenait clair que les Allemands allaient perdre la guerre ? En réalité, son départ de *Je suis partout* s'explique aussi par des rivalités internes à l'équipe. Brasillach devait continuer à écrire dans d'autres journaux collaborationnistes et manifester, dans ses derniers articles, son affection pour l'Allemagne. N'ayant pas fui à l'instar de nombre de collaborationnistes, il se cache après la libération de Paris, puis décide de se constituer prisonnier quand il apprend que sa mère a été arrêtée. En prison, il écrit des poèmes et prépare son procès « comme un oral de concours », selon ses termes.

La partie la plus intéressante et la plus novatrice du livre de A. Kaplan réside dans la reconstitution des trajectoires des acteurs du procès. Il est frappant que les trois principaux protagonistes, l'accusé, son défenseur et le procureur, appartiennent à la nouvelle génération : ils ont entre trente-quatre et quarante ans. Choisi par Maurice Rolland, le bras droit de Gaulle, pour siéger dans les procès de l'épuration, le commissaire du gouvernement Marcel Reboul représente la continuité de la magistrature avant et après la Libération : il a siégé au Tribunal spécial de la Seine, l'une des juridictions d'exception mises en place par le régime de Vichy, qui s'occupait d'actes de résistants; ses verdicts étaient considérés comme trop indulgents par les Allemands. Il habitait l'immeuble où était située la librairie Rive Gauche et y voyait souvent Brasillach. Ayant déménagé en 1942, il devient le voisin de palier de Jacques Isorni, le futur défenseur de Brasillach et de Pétain, avec lequel il se lie d'amitié. Isorni est le fils d'un artiste peintre italien immigré en France et devenu le plus grand fournisseur de gravures de mode de Paris pour grands

magasins, et d'une mère issue de la bourgeoisie catholique, dont le mariage avec un étranger fit scandale. À l'École alsacienne, il adhère au Cercle des étudiants et des lycéens pour l'Action française. Premier secrétaire de la conférence, il fut démis de ses fonctions d'avocat sous Vichy en tant que fils d'étranger. Rétabli par mesure dérogatoire, il défendit les prévenus (communistes notamment) à la Section spéciale de Paris.

Pour se démarquer des tribunaux d'exception de Vichy, dont les jurés avaient été le plus souvent supprimés, et redonner vie au processus démocratique, les juristes des nouvelles cours de justice voulaient des jurés représentatifs du peuple français, incarnant la justice populaire. Les quatre jurés étaient tirés au sort sur une liste de vingt noms de citoyens « n'ayant pas cessé de faire preuve de sentiments nationaux ». Pour la première fois, des femmes pouvaient figurer sur ces listes, établies par des magistrats avec le concours des comités de Libération. Le pouvoir conféré à ces comités pour désigner les jurés pendant la première année de l'épuration en fut l'un des aspects les plus controversés. Il a favorisé l'idée selon laquelle l'épuration était menée « sur les ordres de Moscou ». En fait, seul un des jurés du procès Brasillach était membre du PCF. En revanche, ils étaient tous originaires de la banlieue parisienne. A. Kaplan insiste sur le contraste flagrant entre ces modestes banlieusards et l'ancien élève de l'ENS, membre de l'élite littéraire parisienne, qu'ils devaient juger. Sans doute ont-ils été peu touchés par les arguments de la défense sur le talent littéraire de l'accusé.

Le contraste est flagrant aussi avec le public mondain qui se presse au palais de justice. Ces procès, rappelle l'auteur, étaient l'un des grands spectacles de la Libération. Les réactions du public pendant les audiences étaient en retour suivies par les dirigeants comme des manifestations de « l'opinion publique ». Publié par J. Isorni, le procès est connu. L'auteur souligne le fait que Brasillach est le premier accusé à revendiquer l'entière responsabilité de ses actes. C'est, selon elle, par souci de ne pas en laisser le soin à la défense, que Reboul évoque ses mérites, distinguant le critique brillant et sensible du violent polémiste. Pour éviter que l'accusation ne tourne au délit d'opinion, il fallait prouver que l'accusé avait trahi. Une des analyses les plus intéressantes concerne l'accusation quasi explicite d'homosexualité dans le réquisitoire de Reboul. Jouant sur les métaphores sexuelles employées

par Brasillach lui-même – notamment la fameuse phrase : « Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux » (p. 74) –, Reboul montra – en faisant allusion au procès d'Oscar Wilde – que l'amour de ce dernier pour l'Allemagne équivalait à une trahison « perverse » envers la France. Selon l'auteur, Reboul jouait sur le fait que Brasillach avait pris plaisir à l'humiliation de la France, en s'appuyant sur la crise des valeurs masculines touchant une nation d'hommes qui se sont sentis vaincus et impuissants pendant quatre ans.

L'analyse de la double personnalité ne vaut pas entièrement pour le réquisitoire, car, aux yeux de l'accusateur, le talent de l'accusé aggrave sa responsabilité. En revanche, elle vaut pour le défenseur, qui est prêt à reconnaître que le polémiste s'est trompé pour mieux sauver le poète. Et qui tente de faire tourner le procès au délit d'opinion, voire au procès philosophique, arguments littéraires à l'appui. Ainsi, la métaphore sexuelle serait empruntée à Renan qui a écrit dans *La réforme intellectuelle et morale* : « L'Allemagne a été ma maîtresse. » En fait, Isorni découvrira plus tard que l'expression « la France a couché avec l'Allemagne » est un emprunt à Jean Giraudoux dans *Siegfried et le Limousin*. A. Kaplan pense que l'avocat fait fausse route en invoquant la valeur littéraire de son client plutôt que de répondre aux faits qui lui sont reprochés. Mais ce plaidoyer ne tombe pas du ciel. Isorni pense sans doute à l'article de François Mauriac en défense d'Henri Béraud, paru quinze jours plus tôt, et qui a contribué à sauver l'écrivain de la peine de mort à laquelle il était condamné, puisqu'il a obtenu sa grâce début janvier. Mauriac évoquait la nécessité de préserver le patrimoine littéraire de la nation, argument auquel de Gaulle, soucieux de reconstruire la France, était sensible. L'argument pèse, en outre, dans un pays dont une génération d'écrivains a été décimée par la Première Guerre mondiale (qui a par ailleurs laissé des orphelins comme Brasillach), et où aucun gouvernement ne veut avoir de poète sur la conscience. Brandissant le spectre d'André Chénier, Isorni lance : « Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? » Et de demander ensuite : « Quelle peine alors, réservez-vous aux marchands de canons ? [2] » Loin de s'écarter de son sujet, comme l'avance l'auteur, l'avocat forge un des arguments majeurs sur la base duquel toute l'épuration des intellectuels fut mise en cause. Il est regrettable, sous ce rapport, que l'analyse de l'argumentation

n'ait pas été mieux historicisée et rattachée aux débats sur l'épuration. De même, les prises de position des écrivains autour du verdict auraient mérité d'être restituées au sein des enjeux de l'heure. Ainsi, la pétition appuyant le recours en grâce en faveur de Brasillach – l'âge moyen des signataires est de soixante-deux ans selon son calcul, dont de nombreux académiciens ou membres de l'Institut – est un révélateur du clivage générationnel qui divise le milieu littéraire au lendemain de la guerre, opposant une nouvelle génération issue de la Résistance à ses aînés au nom de la responsabilité morale de l'écrivain.

La demande de grâce, on le sait, a été rejetée. Selon une légende colportée par Pierre Péliissier, le biographe de Brasillach, une photographie de ce dernier, avec Doriot en uniforme de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme et d'autres journalistes sur le front Est (voyage au cours duquel ils visitèrent Katyn), aurait été glissée dans le dossier de demande de grâce par un fonctionnaire du gouvernement. Confondant Brasillach avec Doriot, de Gaulle aurait considéré le fait qu'un écrivain ait revêtu l'uniforme allemand comme une preuve incontestable de trahison. Ainsi, selon cette légende d'extrême droite, Brasillach, l'un des rares témoins du massacre de Katyn, fut exécuté. En fait, la photographie avait paru en couverture du magazine *Ambiance* (sorte de *Lifesocialiste*) deux jours avant le procès. L'auteur n'en a pas retrouvé la trace dans le dossier de demande de grâce. Il faudra attendre l'an 2005 pour savoir si elle est rangée dans les papiers personnels du général de Gaulle. Selon une autre légende, colportée par Alain Peyrefitte, qui a examiné le dossier dans les années 1960, de Gaulle aurait écrit en marge : « Il ne l'eût pas voulue [la grâce]. » Or il n'y pas trace non plus de cette annotation. L'avis des magistrats, conservé dans le dossier, permet de mieux comprendre l'enjeu de cette décision. À propos du recours en grâce de Béraud, le commissaire du gouvernement Raymond Lindon avait requis la mort au nom de « l'exemplarité ». Le procureur André Boissarie dresse un parallèle entre Brasillach et Béraud, qui aurait dû faire pencher en faveur de la grâce. Paradoxalement, le parallèle n'a sans doute fait que renforcer la différence, et c'est sans doute au nom de l'exemplarité réclamée pour Béraud que Brasillach n'a pas été gracié. Reboul, dans sa lettre contre la demande de grâce, laisse néanmoins craindre de vives réactions dans les « classes supérieures » dont il a senti la solidarité avec Brasillach pendant le procès. Analysant les

réactions à court et à long terme, A. Kaplan conclut à juste titre sur la « dimension expiatoire » du procès.

Le parti pris méthodologique est, on l'a dit, discutable. Si l'étude des trajectoires permet de relativiser l'image d'objectivité que dégagent les procédures juridiques, fondée sur les règles impersonnelles et l'interchangeabilité, on ne peut raisonnablement penser que ce qui advient lors d'un procès repose uniquement sur les acteurs individuels (à moins de voir dans leur comportement l'expression de dispositions incorporées et partagées par un ensemble d'agents). Dans le cas des procès de l'épuration moins encore que dans d'autres, nés d'une politique volontariste d'épuration engagée par le gouvernement provisoire de la République française, ces procès pour crime de trahison, menés dans un cadre juridique d'exception – les cours de justice –, sont suivis de près par le ministre et le chef de l'État. L'inculpation pour « intelligence avec l'ennemi » selon l'article 75 du code pénal conduisait devant ces cours de justice. Si la culpabilité était avérée, l'accusé encourait la peine de mort, dont seules des circonstances atténuantes pouvaient le sauver. Le contexte de guerre pendant lequel se déroulèrent les premiers procès (jusqu'en mai 1945) en rigidifiait plus encore les règles. À part quelques cas où des circonstances atténuantes furent reconnus, ceux qui échappèrent à la mort le durent au recours en grâce auprès du général de Gaulle et non à la sanction. Quant aux jurés, dont A. Kaplan a le grand mérite d'avoir retrouvé la trace, mais dont la marge de manœuvre était très réduite pour les raisons qu'on a dites, on ne peut non plus penser que leur choix était entièrement aléatoire si l'on sait que les premières listes furent dressées par les comités de Libération, tenus par des résistants, et souvent par des communistes.

Ces réserves concernant la démarche mises à part, ce livre clair et bien écrit reste un excellent récit historique du procès et de ses enjeux, accessible – c'est un de ses mérites – aux non-spécialistes.

GISÈLE SAPIRO

<http://www.cairn.info/revue-annales-2002-6-page-1639.ht>



Extrait d'une lettre du 11 avril 1995

En juillet 1944, petit garçon de douze ans, je regardais encore les sentinelles allemandes dans mon village. En 1956, j'avais doublé mon âge pour devenir à mon tour soldat de garde dans l'Algérie en guerre, sous les yeux de jeunes musulmans pareils à moi quelques années plus tôt.

Quand vous aurez vécu de pareils raccourcissements historiques, vous parlerez du Bien, du Mal en politique avec beaucoup plus de circonspection. Pour ma part, je n'accable jamais grand monde. Ni les collaborateurs à la Brasillach, ni les porteurs de valises, du FLN à la Francis Janson. Je ne les aime pourtant ni les uns, ni les autres.

Je n'établis pas là un parallèle pour la commodité de la démonstration. Les premiers entendaient combattre contre le communisme, les seconds contre l'injustice coloniale, tâches l'une et l'autre infiniment respectables.

Longtemps, j'ai donc laissé des cadets de votre sorte dogmatiser sur la Seconde Guerre mondiale avec l'espoir qu'ils finiraient bien par comprendre qu'ils n'en saisissaient pas l'essentiel. Espoir absurde ? Vous exploitiez un filon. Vous l'exploitez jusqu'à la fin de vos jours. Pour n'avoir rien fait, il vous faut bien parler de quelque chose et, si possible, toujours du même sujet, s'il rapporte.

Curieusement, les classiques de l'époque ne vous y reliez jamais. Avez-vous seulement lu *Le Journal d'un homme occupé* de Brasillach, *Les Décombres* de Rebatet, *L'Aventure incertaine* de Claude Bourdet, la collection de *L'Humanité clandestine*, et j'en passe toujours, afin de vous forger une opinion personnelle sérieuse, d'après des documents contradictoires ? Sûrement pas ! Votre adresse vous interdit d'attacher votre conscience à un savoir trop précis car il vous gênerait. En bon opportuniste, vous marchez avec le vent, et si possible la tempête car elle peut pousser loin. Aussitôt après la fin de la guerre, Jean-Paul Sartre publia aux Etats-Unis un article intitulé *Qu'est-ce qu'un collaborateur ?* Il définissait le personnage dans sa « *décision profonde et originelle* » du « *fond* » de sa « *personnalité* » : « *celle de plier au fait accompli quel qu'il fût* ». Maintenant, regardez-vous dans une glace. Au début, à mi chemin d'une prometteuse carrière journalistique, à Paris, à Lyon en juin-juillet 1940, vous voyez-vous rejoindre Londres dans un abandon héroïque de votre femme, de vos enfants ? Chacun vous dit excellent père de famille. N'auriez-vous pas plutôt pris les contacts nécessaires avec les pouvoirs en place, comme tant d'autres ? Ne vous y résigniez pas, aujourd'hui, avec Danone et *La Française des jeux* « *Ce n'est pas la même chose* », objecterez-vous probablement. Chacun d'entre nous capitule ou résiste devant les dominations de son époque, sans les choisir exactement, mais toujours d'après la logique de son caractère. Entre la rue de Lille et l'Hôtel du Parc, votre prudence naturelle vous aurait probablement détourné des compromissions excessives.

Auriez-vous généreusement prié le maquis comme les hommes d'Uriage ? Je vous imagine mieux le soir auprès de Pierre Brisson¹. Puis, après trente mois de pétainisme, vous auriez enfin découvert comme lui les vertus de la Dissidence.

Gilbert Comte, Edition Dualpha 2003 (pp. 47-49)



"Mais les traits de la France, sur lesquels Péguy a toujours le plus insisté, sont la liberté et l'espérance. C'est là sans doute qu'il rejoint les idées les plus communes, le Français mauvaise tête et bon cœur, le grognard, le débrouillard, tous les poncifs, souvent charmants d'ailleurs, inventés sur son propre compte par un vieux peuple militaire. C'est là aussi qu'il rejoint, de façon curieuse, certaines erreurs modernes, et même modernistes, sa philosophie bergsonienne de la vie, et d'autre part, les mensonges officiels sur la République et la Révolution. Aujourd'hui, où nous avons connu la défaite, tant de convention peut nous lasser : la fortune de Péguy après le désastre national de 1940 a été un peu trop, il faut l'avouer, la revanche littéraire de ceux qui avaient beaucoup menti. Péguy, trop souvent, c'est de la meilleure littérature que Déroulède, mais elle reste du Déroulède. Tant de confiance infinie dans notre pays a confiné presque toujours aux plus mortelles illusions. La lecture des pages politiques de L'Argent prouve une inconscience prodigieuse lorsque Péguy excuse l'inutile résistance de la guerre de 1870 et l'affreux Gambetta. Mais, répétons-le, ces manques n'empêchent point la vérité profonde, et lorsqu'il parle de l'ancienne France, de l'éternelle France, Péguy trouve des accents que nul autre n'a trouvés.

Avec quelle joie nous relisons ici le discours familier, rusé et naïf, d'une bonhomie si paysanne, que Dieu tient sur les Français :

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.

Ils ont plus de défauts que les autres.

Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres, avec censément moins de défauts.

Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défauts.

Et l'incomparable suite de versets que l'on ne peut se tenir de citer presque tout entière :

Peuple, les peuples de la terre te disent léger Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

On finit par se laisser prendre à un orgueil aussi naturel ; aussi simplement exprimé, et pourtant avec une pareille audace ! Les anciens qui parlaient des actes de Dieu accomplis par le moyen des Francs auraient trouvé belle, sans doute, cette manière de s'exprimer. Et comme nous sommes loin, ici, de l'abstraction ! Il arrive, en effet, que les clercs qui parlent de la mission de la France, du rôle de la France, finissent par confondre la France avec on ne sait quelles idées pâles et vagues. Ici, le contact n'est jamais perdu avec la réalité charnelle. Non que l'on puisse, à mon avis, reprocher sérieusement à Péguy de tomber dans le péché inverse. Il n'oublie pas les hautes régions de l'universalité. Il ne dit pas que les cathédrale ou la croisade sont belles uniquement parce qu'elles sont françaises. Il dit que la France est belle et grande, entre autres choses, d'avoir incarné une civilisation universelle, d'avoir pu parler à tous les hommes, ce que personne ne niera. Mais en le disant, il ne perd jamais de vue que cette universalité a les couleurs de la pierre française, du fer français, des armes françaises, l'odeur des blés français. Ainsi reste-t-il fidèle à sa grande pensée, si profondément chrétienne et occidentale, que le temporel est toujours le lit de camp du spirituel, et que la cité terrestre est le corps et l'image de la cité de Dieu. Ainsi reste-t-il fidèle au mystère le plus éminent du catholicisme, qui est au centre même de son œuvre, le mystère de l'Incarnation."

Robert Brasillach, Les quatre jeudis, 1944

Ivane, <http://ivaneaumilieudesruines.blogspot.fr/2012/02/peguy-par-brasillach.html>

Il y a 67 ans, Robert Brasillach était assassiné au Fort de Montrouge, par les terroristes de la République, à nouveau au pouvoir après cinq années de libération.

En ce 6 février, souvenons-nous aussi des héros de 1934, tombés eux aussi sous les balles de la gueuse, cette vieille putain qui n'en finit plus d'agoniser malgré les renforts de l'extrême droite la plus haïssable. C'est contre eux aussi, contre les parvenus ayant acquis malhonnêtement des fortunes immenses, contre ces politiciens du régime qui, du haut de leurs palais, de Montretout ou d'ailleurs, osaient parler de la France et des travailleurs qu'ils avaient trahi, que ces nationalistes se sont levés, qu'ils ont combattu et sont morts sans avoir cédé.

En l'honneur de nos morts, voici un texte de Saint-Loup qui rappelle que plusieurs voies s'offre au guerrier pour combattre et se sacrifier.

Saint-Loup : Robert Brasillach et les guerriers

Jusqu'en 1941, la collaboration franco-allemande, dans la mesure où elle existait, intéressait presque exclusivement les partis politiques de la zone « Nord », les journalistes et les écrivains, une certaine aristocratie et, bien entendu, les affairistes parmi lesquels bon nombre de Shylock israélites n'étaient pas les derniers à prélever leur livre de chair sur le monstre hitlérien. Le peuple, lui, se réservait. L'Allemagne n'avait exporté que les formes les plus détestables de sa puissance : la Wehrmacht fédéricienne, sa police, ses commissions de réquisition et d'achat. Elle conservait les prisonniers tombés entre ses mains après le plus loyal des combats. Alphonse de Châteaubriant, les deux Abel, Bonnard et Hermant, Drieu La Rochelle, Brasillach avaient annoncé qu'elle apportait, dans ses fourgons, la révolution fasciste. Les ouvriers attendaient une application française de cette prodigieuse transformation sociale réalisée en Allemagne par Hitler. Lui qui avait « rendu l'honneur » au peuple travailleur, qu'attendait-il pour déprolétarianiser la France ?

La collaboration s'enlisait. Aux questions de plus en plus angoissées de Drieu et de Brasillach, le directeur de l'Institut allemand, Karl Epting, ne pouvait jusqu'à nouvel ordre

qu'opposer la déclaration du prophète hitlérien : « Le National-Socialisme n'est pas un article d'exportation ». Il lui était plus facile de donner satisfaction à François Mauriac qui, lui, ne demandait pas autre chose qu'un appui pour se faire jouer à Paris. La collaboration avait rallié les plus grands des écrivains français. Plus réservé qu'Henry de Montherlant qui donnait des articles à La Gerbe, ou Giono dont Signal campait le personnage de faux-prophète, Louis-Ferdinand Céline me disait, alors que je lui demandais un article :

-Mon p'tit, j'ai écrit sur les Juifs tout ce qu'il fallait avant la guerre. Maintenant que les Boches sont là, j'veux pas en remettre. Je ne crache pas sur les vaincus !

Brasillach ne crachait pas sur les vaincus mais il attendait de Mussolini et d'Hitler la réalisation du fascisme qu'il avait annoncé à la France. Angoisse extrême. Nous avions sacrifié le nationalisme – trente ans avant la CED ou le Marché commun – en faveur d'une Europe unie et socialiste. Et le visage qui s'en dessinait, à travers les silences de l'Allemagne, les réticences d'Hitler, c'était un espace asservi à une nouvelle hégémonie nationale. À travers les lignes de Brasillach on pouvait lire les prémices d'un proche désenchantement.

22 juin 1941. L'Allemagne s'est jetée sur la Russie. Août 1941, Jacques Doriot, Marcel Déat, Costaini, Deloncle fondent la « Légion des Volontaires Français » contre le Bolchevisme. Désormais une porte permet de sortir, dans l'honneur, de l'imposasse de la collaboration. Se faire tuer sur le front de l'est, aux côtés des soldats allemands, voilà le moyen idéal de résoudre toutes les contradictions internes. Dans une autre hypothèse, vaincre la Russie aux côtés de l'Allemagne, c'est acquérir des pouvoirs et des droits sur elle, un moyen d'imposer le fascisme européen tel que l'entend Brasillach.

C'est aussi, donner de soi-même, en tant qu'homme politique, écrivain ou philosophe, un gage d'authenticité. Or, que rencontre-t-on dans la « LVF » ou la « Waffen SS » sur ce front où « le Diable se plaît à rire » ? Des ouvriers, des paysans, des soldats de carrière, mais fort peu d'intellectuels ! Deux écrivains seulement, dont l'exquis Jean

Fontenoy, une poignée de journalistes, Lousteau, Azéma, Caton, Le Merrer. Tout le monde attend Brasillach.

Il apparaît en 1942, dans le cortège de François de Brinon qui visite les postes LVF installés entre la Bérésina, Gomel et Vitebsk, en plein pays partisan. Je me souviens de son air émerveillé et craintif en même temps, alors qu'il passait devant les rudes gaillards trempés dans le bain glacé ou brûlant de la Russie. Je le revois touchant avec une sorte de respect les longs canons noirs de MG 34 et j'aperçois encore les larmes qui brillaient dans ses yeux tandis que montait, le long des mâts des petits postes, le drapeau tricolore qu'une poignée d'hommes faisaient flamber sur ces espaces inhumains.

Il disparut, entre deux blindés légers de reconnaissance, dans le sillage de l'ambassadeur, alors que le crépuscule bleu pénétrait dans les isbas et nouait ses crêpes autour des croix de bois marquant les tombes nombreuses, si nombreuses, de nos camarades français reposant dans le cimetière de Smorki. Il allait visiter les célèbres fosses de Katyn où se décomposait l'élite des officiers de l'Armée polonaise, « l'intelligenza » héroïque de ce petit peuple, assassinée par Joseph Staline. On le revit plus sur le Front de l'Est.

Je le rencontrai de nouveau en 1943, dans un salon de l'ambassade allemande de Paris. Je ne frayais jamais, par principe, avec les « salonnards » de la collaboration, une collaboration qui devenait, pour ces gens, purement alimentaire. Mais il me fallait rencontrer là Otto Abetz ou Achenbach. C'est Robert Brasillach que j'aperçus. Il se tenait appuyé aux tapisseries grises, face aux fenêtres donnant sur le jardin et la Seine, isolé, recevant de face la froide lumière du nord. On aurait dit un très sage élève de « Cagne » attendant son tour de passer devant l'examineur. Les dames collaborantes ne le fêtaient pas. Il était célèbre, certes, mais laid. Je m'approchai de lui et saisi l'occasion pour lui demander un article.

Je dirigeai alors le journal de la LVF, Le Combattant européen que j'avais arraché à sa direction purement allemande en revenant de la Russie, avec l'aide intelligente et francophile de Bentman, le beau-frère d'Otto. Brasillach me répondit :

- Oh, ce n'est pas vraiment possible. Le Combattant européen est un journal de soldat. Je suis indigne d'y écrire une seule ligne car l'âge et les moyens physiques de me battre à la LVF et je reste à Paris, « planqué ». Ce n'est pas possible.

Cette merveilleuse sincérité m'impressionna. Elle ne suffisait pas à expliquer l'absence de Brasillach parmi les guerriers. Je sentais bien que son courage était d'une autre essence que le nôtre, que son combat se situait à des altitudes plus élevées, mais il m'a fallu des années pour en comprendre la philosophie.

J'ai rapporté dans *Les Volontaires* les entretiens de Brasillach avec l'un de ses camarades de l'École normale que j'appelle, pour d'impérieux motifs de discrétion, « Le Fauconnier ». Mais je ne le revis qu'une fois en 1944. Je lui demandai :

- Quand partez-vous ?

C'était en août. La plus gigantesque rafle policière, la plus impitoyable des Inquisitions que le monde ait jamais connues, s'apprêtaient à déferler sur la France, vêtues des plus mensongères couleurs du patriotisme. Brasillach me dit :

- Je ne pars pas.

Il ajouta en souriant, timide et modeste comme à l'accoutumée :

- Voyez-vous, je suis comme Danton. Je ne peux pas emporter ma patrie à la semelle de mes souliers !

Pauvre Brasillach ! Naïf Brasillach ! Il n'avait pas compris que l'heure était venue d'écouter Trotzky : « En période de troubles graves, le premier devoir d'un révolutionnaire est de plonger dans l'anonymat des foules pour survivre. » J'avais lu Trotzky. Entre les communistes et nous n'existait qu'une fragile frontière représentée, il est vrai, par ce rideau de mort qui flambait sur le front de l'Est. Mais en ce qui concerne Brasillach, je compris plus tard que ce que je prenais pour de la naïveté n'était que la réponse fournie à l'appel du destin plus élevé que celui du révolutionnaire que j'étais.

Je ne le revis plus. J'appris la nouvelle de son supplice dans les Alpes de Bavière.

C'est en parlant avec Charles Lesca, en relisant *Je Suis Partout* bien des années plus tard, en République argentine, que j'ai compris pleinement le sens profond de

l'absence de Brasillach parmi les guerriers du fascisme. En 1944, le climat interne du journal qu'il animait s'était profondément altéré. Il y avait le clan des propagandistes et celui des consciences. Brasillach dominait celui-ci. C'était l'époque où il déclarait :

« Je ne puis tromper mes lecteurs en écrivant que l'Allemagne va gagner la guerre puisque je sais désormais qu'elle est perdue ».

Admirable leçon pour les journalistes d'aujourd'hui, qui ne savent plus résister aux ordres de « grands patrons » de presse qui poussent leurs entreprises dans les bas-fonds les plus troubles de l'esprit humain !

Enfin je compris tout. Brasillach ne s'était pas mêlé aux guerriers parce qu'il avait horreur de la guerre. Plus exactement, il ne pardonnait pas au fascisme de s'être laissé acculé à la guerre, ou de l'avoir provoquée (l'histoire ne s'est pas encore prononcée là-dessus et toutes les propagandes de « responsabilités », y compris à Nuremberg, tomberont dans l'oubli). La grande chance du fascisme, c'était la paix. Nous, les guerriers, ne regrettons rien, sinon, comme Brasillach, cette grande espérance de l'Europe fasciste en grande partie trahie par Hitler lui-même ; Hitler donnant à son appétit de nouvelles terres germaniques la primauté sur l'exportation de la révolution sociale qu'il avait réalisé et qui possédait une valeur universelle. Nous, les guerriers, avons été trompés quant aux buts de la guerre en Russie. Mais nous l'avons faite pour détruire le Bolchevisme, donc le Mal (et nous l'avons effectivement détruit en Russie) en même temps que pour sortir, le front haut, de l'impasse de la collaboration. Brasillach a choisi une autre voie, mais il s'est échappé par une porte plus étroite. Et lui vit – alors que nous sommes depuis longtemps oubliés.

Un être de lumière comme lui ne pouvait pas mener le combat avec des armes ordinaires. Il lui en fallait de mieux trempées que celles des Spartiates qu'il admirait. Il les a trouvées dans le supplice et sa mort vise plus haut que sa vie, son sacrifice porte infiniment plus loin que sa plume. Il a « transfiguré » jusqu'au fascisme qu'il soutenait.

Le fascisme, le national-socialisme sont morts en même temps que lui et ne ressusciteront point. Mais pendant que les guerriers luttèrent pour leur conservation,

que Spartacus poussait à l'extrême la révolte des Aryens, naissaient des formes plus hautes de la pensée, façonnées par une objectivisation de la science. L'homme d'avant 1939, qui ne pouvait se définir comme le chrétien du Moyen Age, qui ne savait plus exactement qui il était, ne savait même plus s'il « était », après 1945, sait exactement ce qu'il représente, du moins à travers les élites. Il existe aujourd'hui une nouvelle créature, une nouvelle religion.

En se précipitant sur la France en 1944, les Inquisiteurs, chargés de mission par les Cosmopolites, ne pouvaient pas ne pas commettre les fautes capitales qui ont toujours produit les mêmes effets. En suppliciant Brasillach, ils ont fourni un martyr à la religion qui venait de naître, un parmi bien d'autres, certes, mais de qualité exceptionnelle. Sanguis martyrum semet christianorum. Il est vrai qu'il ne s'agit plus de christianisme, puisque Dieu, lui aussi, est mort.

<http://club-acacia.over-blog.com/article-saint-loup-brasillach-et-les-guerriers-98729117.html>



Affaire Boudarel

L'association des amis de Robert Brasillach l'ouvrage d'Anne Brassié, *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur*, publié pour la première fois aux éditions Robert Laffont, en 1987. Une réédition que nous avons signalée dans notre numéro du 5 février dernier.

Il s'agit sans doute du livre biographique le plus complet et le plus achevé consacré à l'auteur du *Marchand d'oiseaux*. De l'évocation de son enfance au Mémoire rédigé par le prisonnier de Fresnes pour préparer son procès, il couvre d'un bout à l'autre toute existence, trop courte hélas mais d'une si grande densité, de Robert Brasillach. Jusque bien sûr, à ce fatidique matin du 6 février 1945 où le poète de 36 ans tombait au Fort Montrouge, la poitrine déchirée pas les balles des fusilleurs de l'épuration gaullo-communiste.

Anne Brassié, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, a su retrouver les couleurs tendres et poétiques, si caractéristiques de la prose de Robert Brasillach pour évoquer « l'île parfaite du bonheur » que fut son enfance sous le soleil méditerranéen.

Un bonheur vite ébréché, ce 13 novembre 1914 – le futur écrivain avait alors cinq ans –, lorsque son père, officier de carrière, trouvera la mort au Maroc en combattant une tribu rebelle. De cette enfance heureuse, teintée un temps par les féeries orientales, mais que déjà pourtant le drame n'épargne pas, Robert Brasillach gardera le goût nostalgique du bonheur. Et de l'éphémérescence de toutes choses ici-bas.

Un sentiment qui donnera à son style de poète écrivain cette tonalité harmonieuse et mélancolique, et les thèmes qu'Anne Brassié résume ainsi : « Brasillach chante le bonheur de l'enfance, celui de la jeunesse, celui de l'amour, Il sait dire aussi l'angoisse du temps qui passe, la tristesse des amours révolues. Il aimait la mer, le soleil, les jardins et les rues de Paris. Il nous les donne, comme dans un film de René Clair. »

Le goût de la nostalgie, comme le don de l'émerveillement, l'habitent depuis toujours.

J'aimerais les vers tristes et doux Verlaine, Rivoire et Samain, Et dans les soirs longs et très flous préférerais hier à demain.

C'est une caractéristique de bien des gens de droite, parfois traités de passéistes, de préférer hier à demain. Les romans de Robert Brasillach, que ce soit *L'Enfant de la nuit* (1934), *Le Marchand d'oiseaux* (1936), *Comme le temps passe* (1937), *Les Sept Couleurs* (1939) ou encore ses souvenirs de *Notre avant-guerre* (1939) expriment tous le même goût de la vie et du bonheur, la fugacité des instants et ce tendre plaisir du retour au passé

Anne Brassié nous entraîne d'un récit à l'autre avec beaucoup d'émotion, d'érudition et de complicité. Nous la suivons avec le même ravissement à Louis-le-Grand et l'École normale où le potache, puis l'étudiant Robert Brasillach noue des amitiés indéfectibles. Ses livres futurs retentiront d'ailleurs d'hymnes à l'amitié. L'École normale était en ce temps-là « l'un des asiles les plus étonnants de l'anarchie poétique », dans un quartier plein de verdure, de jardins, « épaves charmantes du temps où le petit Hugo jouait aux Feuillantines ». La IIIe République conservait encore son élite littéraire.

Anne Brassié, en pleine empathie avec son héros, nous promène sur les itinéraires parisiens de Robert Brasillach et de sa bande de copains. Nous entrons avec eux dans les restaurants russes du Quartier latin. « La Russie exercera très vite un charme sur Robert. Les Pitoëff, le Knam, ce petit monde d'émigrés, vivant comme dans l'ancienne Russie, l'attirent à la fois par sa mélancolie et sa joie expansive, par son amour du passé. Ces émigrés ne lui font pas un tableau flatteur de la Russie soviétique et c'est sans doute au milieu d'eux que Brasillach conçoit son horreur du communisme. » Ou, plus exactement, le renforcera.

Parmi la tribu des Pitoëff, il y a bien sûr la fascinante Ludmilla, qui subjugué d'emblée le jeune Brasillach : « Ludmilla veut dire sympathique aux gens. Il y a une princesse Ludmilla qui a été martyre, autrefois. C'est une phrase bien simple : je ne suis pourtant pas l'oublier. » Ludmilla, dont la photo ornait sa turne d'étudiant et qui l'accompagnera jusque dans la cellule de condamné à mort. Ludmilla, cette mère de huit enfants qui jouait sur scène avec tant de grâce et de fraîcheur les jeunes héroïnes de vingt ans. Ludmilla la mystique qui réfléchissait des après midi entiers sur les Ecritures saintes et saint Jean de la Croix « et

qui ne se trouva pas assez pure pour jouer *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw ». A cause de Ludmilla, Robert Brasillach écrira plus tard *Le Procès* et *Domrémy*. Comme Ludmilla, l'héroïsme et la sainteté ont toujours fasciné l'auteur de *Corneille* (1938).

Pour le reste, et à part leur lecture quotidienne de *L'Action française* – une cure d'altitude mentale – les options de ces gens – José Lupin, Georges Blond, les frères Bardèche – sont encore nébuleuses : « Nous avions dix-huit ans, un peu de confusion d'esprit, **pas mal de dégoût pour le monde moderne** et quelque penchant foncier pour l'anarchie. »

A ses copains de l'époque, le jeune Brasillach apparaissait déjà tel que le décrira Lucien Rebatet, quelques années plus tard. « Un être exquis, sensible, raffiné, sans aucune mièvrerie, si ferme dans ses idées, ayant tous les talents, en abusent un peu parfois, mais avec tant de charmante prodigalité, de fraîcheur, de bonne humeur et un si naturel dédain de la suffisance. »

Présence de Virgile

L'un des grands mérites du livre d'Anne Brassié, c'est aussi de nous exposer de façon claire, lucide et précise la démarche intellectuelle qui a conduit Robert Brasillach vers ses engagements politiques. Bien sûr il y a eu ses maîtres de l'Action française, Maurras, Bainville, Daudet, puis Gaxotte... Mais pour Anne Brassié, *Présence de Virgile*, le premier livre que publie Robert Brasillach en 1932, à l'âge de 22 ans, contient tout à la fois son « credo poétique » et les prémices de cet engagement. Le poète latin paraît, à deux millénaires de distance, comme une sorte de double du jeune normalien. « Aucun lieu, ni pour Virgile ni pour Robert et ceux qui leur ressemblent, n'aura le charme des premiers paysages admirés, de la première maison, des premiers amis. Il est des êtres qui gardent à jamais la nostalgie de leur enfance. »

Virgile comme Brasillach chérit ses souvenirs d'enfance, il aime le plaisir et les jeunes filles avec candeur et timidité. Il sera toujours entouré d'amis à Rome comme à Naples. Mais pour Virgile, auquel le jeune essayiste d'identifie, « **le poète est quelqu'un qui doit servir, comme les autres hommes** ». Virgile affirme : « A la

beauté, il faut donner un soubassement moral, politique, religieux, historique, instructif. Faire comme Tite-Live dont *l'Histoire de Rome* est soumise à la **double loi de la beauté et de la propagande**. » Ce credo de Virgile rejoint l'enseignement de Charles Maurras. « Il n'y a rien de plus facile que les révolutions : l'histoire en est pleine, comme de bûchers et de tombes. Le beau, le difficile, c'est d'éviter la secousse. **Naviguer et conduire au port, durer et faire durer, voilà les miracles**. » Anne Brassié commente : « **La leçon portera d'autant plus que l'époque troublée vécue par Brasillach va ressembler aux années noires vécues par Virgile**. »

L'époque est effectivement troublée et de gros nuages noirs s'accumulent sur la France. « Quatre ans avant la date prévue par le traité de Versailles, les troupes françaises évacuent la Rhénanie et les armées alliées quittent l'Allemagne. » Le climat international vire à la tempête... Dans *L'Action française*, Jacques Bainville prévient : « **Conflits du communisme et du nationalisme socialiste, voilà ce que nous avons à éviter**. Hitler aimerait à nous lancer contre Staline contre Hitler. **Chacun des deux dictateurs se dispute la France**. » Bainville redoute les idéologies « et, pour lui, la foi républicaine et démocratique en est une. Elle comporte ses dangers comme les autres ». Et finalement elle se révélera la plus virulente de toutes.

Cette voix rugissant outre-Rhin...

1932. Robert Brasillach, qui s'apprête à publier *Le Voleur d'étincelles*, écoute les élections allemandes à la radio. « Tout était prêt pour que nous entendions, le soir, en mettant l'aiguille sur les postes allemands, cette extraordinaire campagne électorale du national-socialisme, fleuve de cloches, de tambours, de violons, tous les démons de la musique déchaînés. **Avions-nous jamais cessé de songer à l'Allemagne. Nous avons toujours eu au-dessus de nous cette énorme planète**. »

Une planète toujours prête à engloutir la France. « Plus tard. On ne comprendra peut-être pas tout à fait bien l'état d'esprit de ceux qui ont passé à côté de la guerre dans leur enfance, qui ont grandi dans une Europe pleine d'illusions (même s'ils ne croyaient pas à ces illusions, elles formaient l'atmosphère de leur adolescence) et qui, soudain, pendant plusieurs années

ont attendu la guerre pour le printemps et pour l'automne.» À cette génération menacée, la guerre semblait inévitable et « **telle allait venir de la bêtise démocratique face à l'appétit totalitaire** ».

Hitler, le premier à avoir compris le formidable instrument de propagande que pouvait être la radio, ne l'impressionne pas. Bien au contraire. « C'est assez effrayant. Il vient pousser des cris presque tous les soirs, et tous les postes allemands interrompent leurs émissions. Il ne parle qu'en musique d'ailleurs, avec des chœurs de temps en temps... Il a une voix terrible et arrachée du fond de la gorge. » *En musique...* Luther, quatre siècles auparavant, avait déjà conquis l'âme allemande avec la musique et le chant des cantiques.

Un an plus tard, Hitler est au pouvoir et les persécutions contre les juifs commencent. Robert Brasillach écrit à un ami : « Ça ne nous regarde évidemment pas. Mais si on massacre les juifs, il y aura une question d'humanité. *Je ne ferme ma porte à aucune infortune (...)* (1). En tout cas je ne comprends pas. Je trouve l'antisémitisme bon et juste quand il s'adresse aux potentats, aux financiers, (...) mais ignoble quand, sous prétexte de race, on expulse le boulanger juif, la marchande des quatre-saisons juive et qu'on n'embête que ceux-là et qu'on laisse tranquilles les autres (...). Ni le massacre ni l'expulsion ne sont une solution. »

Robert Brasillach pense alors comme Bainville le lui a révélé, que « **l'hitlérisme est l'enfant maudit du traité de Versailles** ».

Un instituteur enragé

La lecture de *Mein Kampf* le conforte dans ses sentiments. « Un Français ne peut s'empêcher de trouver ce livre singulièrement pauvre et singulièrement primaire (...). Hitler parle toujours des juifs avec de haine profonde et une absence complète d'esprit critique (...). La majeure partie du livre est le récit de la découverte de la vérité raciste pas le petit Hitler, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes un traité de mystique raciste. J'ai rarement lu conneries plus plates et plus désolantes. C'est un grand monument de sottises, profondément ennuyeuses et, surtout, effroyablement primaires (...). C'est très

réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité, où Hitler apparaît comme une espèce d'instituteur enragé. Cette lecture m'a affligé. »

Pour autant, il ne sous-estime pas le danger que représente « l'instituteur enragé » pour notre pays. « **L'essentiel est de bien connaître Hitler.** Ne pas nous laisser duper par ce que ses idées peuvent avoir de sommaire et du court. Sous le philosophe primaire, on découvre aisément un politique qui sait ce qu'il veut et **reste le plus redoutable des adversaires de la France** ».

Trois événements majeurs

Les événements politiques s'accélérent. Il y a d'abord le 6 février 1934 qui a « contribué à créer un climat de guerre froide qui se développera pendant la guerre d'Espagne, le Front populaire, L'Occupation et L'Épuration ».

En 1936, **le Front populaire précipite en effet Robert Brasillach de la critique littéraire à la diatribe politique.**

Et puis, surtout, la guerre civile espagnole, qui pour Robert et ses amis sera le lieu de « **toutes les audaces, de toutes les grandeurs, de toutes les espérances** ».

Face à la menace que fait peser la Russie soviétique sur le monde libre, « la guerre d'Espagne va être pour beaucoup d'Occidentaux une sorte de révélateur ». Effectivement : « **L'Allemagne forte va cesser d'être regardée comme un danger pour devenir une alliée, un rempart contre le communisme.** »

Comme l'avait prédit Bainville, « **c'est une guerre civile mondiale** » qui, en Espagne, est en train de se mettre en place. **Fascisme contre communisme.** « La république des lettres n'est plus un salon où l'on converse en toute amabilité du sort des hommes, c'est un champ de bataille rangée avec des uniformes rouges et blancs, et bientôt, des cadavres au milieu. »

Avec Virgile, Robert Brasillach a appris que pour sauver son pays quand il est menacé, la force était nécessaire. Dans une France où le pouvoir est faible, il ne craindra donc pas d'en appeler à la force et de la célébrer. L'atmosphère, en France, est d'ailleurs à l'antiparlementarisme. « Espèce de débuté » est devenu une insulte courante.

Au congrès de Nuremberg

En 1937, Robert Brasillach va en reportage au grand congrès du parti national-socialiste à Nuremberg. Il parle dans son papier des « enfants allemands jouant comme des loups autour de leur souvenirs de guerre civile et de sacrifice ». Il doute toutefois de la durée de la nouvelle religion, « **qui ne tient que par son grand prêtre et disparaîtra à sa mort** au contraire du marxisme qui s'appuie sur un système et pourra donc survivre à tout ». Bien vu. Mais le grand prêtre a encore près de huit ans à vivre... Le temps de déchaîner sur l'Europe une sorte d'apocalypse à croix gammée.

Après l'effondrement de la France

Durant ce voyage, il a aussi découvert les Allemands. « **Peuple courageux et travailleur, qui possède ces deux bosses qui nous manquent le plus, celle de l'obéissance et celle du respect.** »

Anne Brassié nous dit que le jeune Brasillach « aimait les grands vainqueurs qui violent toutes les lois jusqu'au moment où ils en donnent aux autres ». Il faudra la défaite de juin 1940 et son retour de captivité pour que Robert Brasillach commence, peut-être, à mettre Adolf Hitler sur cette sorte de piédestal.

Pourtant, son engagement dans la politique de collaboration n'a rien de romantique. Ses raisons relèvent du réalisme le plus pragmatique. « **Nous avons à gagner la bataille de la paix puisque nous avons perdu la bataille de la guerre.** » Lucide, il a ajouté : « Cela peut nous coûter cher un jour mais la paix sans annexion est à ce prix. Tant pis pour mon avenir politique ou littéraire. »

A Louis-le-Grand, un professeur de philosophie qu'il admirait avait pourtant mis ses élèves en garde. « **Méfiez-vous de l'opinion. Ne confondez pas opinion et certitude (...). Que cette opinion soit la vôtre ou celle que l'on nomme publique.** »

C'est pourtant sur le ton des certitudes absolues que Robert Brasillach défendra à *Je suis partout* ses opinions. L'époque, il faut dire, ne se prêtait guère aux jugements nuancés. Journaliste engagé dans le combat idéologique sur fond de guerre mondiale, Robert Brasillach en appelle à la lutte antibolchevique parce

qu'une victoire du bolchevisme signifierait la fin de notre civilisation. « **La fin du catholicisme en France.** »

Pour éviter le bolchevisme

Au socialisme lénino-stalinien il ne voit à opposer, comme ses camarades de *Je suis partout*, que le national-socialisme. « Pour éviter le bolchevisme, il faut lutter contre les causes du bolchevisme. Il faut aider le pauvre, l'ouvrier, l'employé à 1000 francs par mois. Il ne faut pas remplacer les légumes verts par un discours de M. Lamirand et le pain par une homélie de Mgr Gerlier. Que le bourgeois français ne s' imagine pas, dans son horreur du communisme, que l'armée allemande a levé l'épée pour défendre son coffre-fort à lui. C serait une erreur aussi grossière que de croire que M. Staline est le défenseur des démocraties. »

Ces bourgeois conservateurs et pusillanimes, « vieux cocus de droite, éternels maris trompés de la politique » que les jeunes Turcs de la droite révolutionnaire des années trente méprisaient ouvertement. Et souvent à bon escient.

On ne quitte pas ses camarades

Ainsi furent enclenchés, en toute honnêteté intellectuelle, les mécanismes d'un engagement qui allait le broyer. De la cellule où il attendait son procès, le prisonnier Brasillach s'étonne et s'indigne : « Des écrivains déshonorés, qui fussent assemblés, il y a dix ans, pour n'importe quel repris de justice international, laissent condamner à mort sans protester des hommes qui n'étaient même pas des amis de l'Allemagne, et une presse hystérique prétend représenter une opinion de plus en plus terrifiée (...). Ceux qui paraissent avoir raison sont ceux qui ont fui, puisque aux autres on n'a tenu aucun compte de leur refus d'émigrer (...). Mais d'un autre côté, comment supporter la paix relative, la Noël, le plaisir dans des terres lointaines, alors que ceux qui ont cru à ce que je croyais aussi, sont dans les prisons ou devant les poteaux ? **On ne quitte pas les camarades, même si on ne pense plus toujours ce qu'ils pensent.** »

En août 1943, Robert Brasillach avait pris ses distances avec les ultras de la collaboration – Rebatet, Laubreaux, Cousteau -, en démissionnant de son poste

de rédacteur en chef de *Je suis partout*. Pour lui, « la collaboration devient une aventure individuelle dans laquelle il se juge irréversiblement entraîné – comme les légionnaires de la LVF –, mais il ne considère plus comme nécessaire d'appeler son pays, et la jeunesse de son pays, à y participer. **Il n'est pas attiré par le fascisme apocalyptique de ses camarades** ». Il ne partage plus leur obstination partisane et suicidaire. Mais, pris au piège de l'engagement politique, plus celui de la camaraderie, il ne désertera pas son camp. Son sacrifice sauvera sans doute la vie à plusieurs d'entre eux. L'exécution de Robert Brasillach souleva en effet un tel sentiment d'horreur, que les maîtres du jour usèrent de la peine capitale avec plus de modération. Du moins à l'égard des écrivains et des journalistes.

*Je monte vers Gethsémani
Tout au long de la nuit obscure
La nuit est longue, la nuit dure
O nuit, odeur de l'agonie*

Confiait dans le poème, trois jours avant son exécution, le condamné à mort enchaîné... Durant l'été 1931, en vacances à Menton, Robert Brasillach avait écrit à José Lupin :

« L'avenir qui est un bonhomme rigolo... »
L'avenir peut aussi être, parfois, une hideuse sorcière shakespearienne.

Après la défaite de 1940, le disciple de Virgile, qui n'avait jamais cessé de croire que l'individu trouvait plus de liberté et d'épanouissement dans le cadre d'un Etat fort que dans l'anarchie, s'était engagé dans la collaboration pour « gagner la bataille de la paix ». Il y perdit la vie, mais resta fidèle à sa devise. « **Il vaut mieux parfois mourir avec honneur que vivre dans l'indignité.** » Une indignité qu'il laissa à ses juges. Et aux procureurs stipendiés de la presse hystérique.

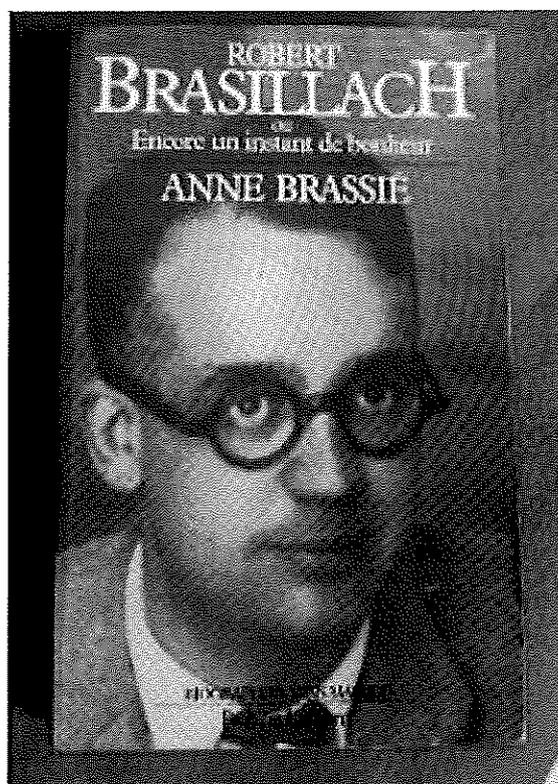
Jean Cochet

Présent littéraire
Samedi, 24 mars 2007

Anne Brassié : *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur*, Association des Amis de Robert Brasillach, Case postale 3763, CH-1211 Genève 3.

brasillach@europae.ch
www.brasillach.org

(1) Cette phrase est de Charles Maurras.



LA PHOTO DU 6 FÉVRIER

A Hair
89 / 1996

Pour Monsieur Maurice Bardèche

"Je pense à vous ce soir ô morts de Février "

R. Brasillach

Est-ce la pluie qui pleure mon visage qui ruisselle
Cette pluie qui persiste cette pluie qui flagelle
Ou bien cette photo surgie d'un dossier oublié
D'une belle jeune femme aux lèvres trop serrées

Pourquoi cette photo pourquoi donc ce jour là
L'enfant qu'alors j'étais ne pouvait être là
Et ma mémoire ne garde qu'un souvenir confus
De fureur et de cris et l'écho d'un refus
Qu'aujourd'hui je comprends songeant à ce qui fut

Il fallait être aveugle pour ne pas voir la guerre
S'approcher à grands pas dans une ambiance vulgaire
Mon père vendait son or pour le Front Populaire
Que les chefs passaient ensuite en Angleterre

Elle me semblait si belle la Dame de Bohême
Connue sur ce bateau revenant d'Amérique
Vide car l'Europe frissonnait sous les vents de Munich
Parente de Mazaryk elle était un emblème
Et ma famille fervente des mythes démocratiques
L'accueillit avec coeur et générosité

Oui je l'ai revue la Dame de Bohême
Cinq ans après la guerre était passée
J'étais encore tout fier de mes minces lauriers
Et l'image de mon père à la tête décollée
Était comme un rappel des dangers partagés
Elle y croyait encore en sa patrie blessée
La vie nous sépara elle était mon aînée
Qu'elle a du donc souffrir à la voir dépecée
Vendue par le Benès au tyran bolchevique
Perdue la liberté suicidé Mazaryk

Qu'elle a du donc souffrir mais a-t-elle entendu
Ce message qu'au Vietnam peu à peu je perçus
Cette guerre en qui j'ai cru n'était pas le conflit
Du Bien contre le Mal l'hallali des bandits
Nous n'étions que des pions dans un combat tordu
Les mensonges des vainqueurs valaient ceux des vaincus
Peut-être pire encore dans leur haines ranciees
Leurs intérêts sournois leur malades envies
Qu'un garçon de vingt ans ait pu croire en Hitler
Vaut bien de vendre son âme aux fils de Lucifer
Les enfants de Voiron et de Bad-Reichenhall
Ce furent aussi mes frères faut-il les renier
Cachant honneur et honte sous une épaisse dalle

Je pleure oui l'autorail enfumée
Cahotant ces jeunes gens aux calots bariolés
Qui s'en allaient mourir dans les plaines verglacées
Pour cette racaille même revenue triompher
Oubliant la défaite qu'ils avaient machinée
Nous lançant dans la guerre sans armes et sans idées

Croix de Feu Camelots tombés à la Concorde
Votre sacrifice n'aura servi à rien
Moins de vingt après si lourds de discordes
Dérisoires combattants inspirés des mêmes liens
Cherchant à appuyer ceux qui donneront leur vie
Pour libérer cette terre qu'ils croyaient leur Patrie
Nous opposions nos poings et notre colère futile
Au sang froid bien armé de la Garde Mobile
Et nous avons eu droit aux traitres glorifiés
Aux harkis torturés aux vaillants fusillés
Au nom de la Grandeur et de la République
Du plus grand diviseur et ses haines méphytiques

Aventureux lassé perdu aux Trois Frontières
C'est pour vous que je lance cette bouteille à la mer
Jeunes Gens de cette France avidement dépecée
Sachez que ce qu'ils veulent c'est une livre de chair
La vôtre baignée de sang joyeux
Pour achever enfin ce pays si glorieux
qu'ils haïssent pourquoi pour quels crimes enfouis
Pour quel pacte diabolique pour quelles jalousies

O Dame de Bohême Héros de Montmirail
Douloureux Masovaux tombés sans funérailles
Nous nous verrons là haut en joyeuses retrouvailles
Crachant sur tous les rats nourrissant nos querelles
Mais je dois aux vivants l'angoisse de cet appel
Ouvrez les yeux à temps la vie peut être belle
Il est si tard déjà si faible est mon refrain
Je puis si peu pour vous victimes de demain
Aussi pensant à vous poète assassiné
Je pleure aussi pour vous ô Morts de Février

São Paulo - Foz do Iguaçu
Février 1996

Marc BURGARD

